

N°93 ÉTÉ 2021
YEGGMAG.FR

YEGG

GRATUIT

REVUE FÉMINISTE

EN RÉVOLUTION !

CULTURE

*Marginales ?
Elles se
racontent !*

Fatima Leghzal
DANSER LES RACINES

DÉCRYPTAGE
DÉCHARGER
LE MENTAL

focus sur

ILGBTIQ+

FIÈR-E-S !



FATIMA LEGHZAL

Un mélange de soul, de groove, d'incantations religieuses et d'opéra. Un tapis au sol. Du thé. Un décor urbain. Des mouvements imprégnés de danses africaines, contemporaines et algériennes. Des mots qui résonnent dans la douceur d'une poésie qui caresse nos lèvres et chatouille nos viscères. Des regards, des sourires, de la joie. De la complicité... Difficile de décrire *Judhuur* – racines en arabe - il faut le vivre. La compagnie Dounia présentait en mai dernier le nouveau spectacle de la danseuse et chorégraphe Fatima Leghzal, accompagnée de l'auteur et comédien Ali Khelil, sous la forme de capsules vidéo en deux chapitres, à l'occasion de Rennes au pluriel. Une création personnelle dans laquelle elle questionne la maghrébinité de sa danse. « *Je l'avais inconsciemment occultée. Nos parents sont venus en France après l'indépendance de l'Algérie. La priorité, c'était l'école. Il y avait l'injonction de s'intégrer par l'oubli de sa singularité culturelle. C'est une erreur ! C'est important de valoriser les différences d'héritage.* », explique Fatima Leghzal. « *Les droits culturels ont la même valeur que les droits de l'Homme.* » Les identités plurielles sont au cœur de ses réflexions et de son travail. Elle aime tisser des liens, créer des dialogues entre les cultures, sur la scène et au sein du public. Que ce soit dans *Afro Breizh*, *Hijra*, *XY* ou encore le festival *Escales Africaines*, « *c'est l'intelligence et l'humanité des peuples qu'on montre à travers la scène. On propose des créations artistiques, des animations socioculturelles. On s'adresse à un maximum de gens sans faillir sur la qualité artistique.* ». D'abord percussionniste, elle s'imprègne des rythmes mandingues auprès de maîtres tambours, apprend les chants et les danses en parcourant l'Afrique de l'Ouest : « *Sénégal, Mali, Guinée, Côte d'Ivoire... J'ai dansé tous les jours avec des maîtres reconnus et ça a pris le pas sur ma formation de musique. J'ai voulu dépasser le cadre de la création des*

danses contemporaines, j'ai créé la compagnie Dounia en 2005, à Villejean. Mana, mon premier spectacle, est un pot pourri de tout ce qui m'animait dans la danse, la magie de l'anthropologie, le côté sacré, transcendant de ce que ça m'apportait. Et puis, j'ai obtenu un DUT en carrières sociales, pour impulser des projets territoriaux. » Depuis, celle qui a l'âge « *de chaque journée* » a créé 7 pièces, toujours avec des musiciens sur scène et des chorégraphies traversées de mouvements empreints de cultures africaines traditionnelles et contemporaines. Ses cris de colère y trouvent un exutoire et désormais, avec *Judhuur*, elle pressent « *la transformation de cette colère en mouvement plus aquatique.* » Elle le dit, la création est toute fraîche. Toutefois, elle perçoit dans son corps la réconciliation et l'ouverture des possibles. « *La technique de la danse impose souvent un rythme spectaculaire. Judhuur est plus doux en terme de rythme et d'ondulation. Ça ouvre la porte de la féminité avec le côté guerrier et amazone. Je veux rendre cela visible aussi : nous ne sommes pas des femmes soumises, battues, coincées à la maison, sans études, avec le foulard... Nos mères fabriquent des guerrières et des femmes pensantes. Ma mère m'a poussée à être indépendante.* » En revendiquant ses origines, Fatima Leghzal impulse un mouvement fort. La Tourangelle ressent « *les bouts de racines qui poussent dans mon ventre.* » Ça prend aux tripes et c'est communicatif : « *Avec Ali, auteur franco-tunisien, on ne veut pas aborder ce sujet sous le prisme de la douleur mais de la joie, de la contradiction, des fiertés, rendre hommage à nos parents.* » Impliquée et investie, passionnée par l'origine des danses, leur impact au travers du corps et sur les mentalités, la fondatrice de Dounia s'engage pleinement dans son art comme vecteur d'accomplissement personnel et de transmission des cultures : « *La décolonisation des arts est super importante. Et c'est notre mission de valoriser ça dans les écoles, les maisons de quartiers, les scènes...* » | MARINE COMBE



RESPECTE MON EXISTENCE

Au départ de cette aventure, la volonté de rétablir l'équilibre. Ça peut sonner prétentieux mais ça ne l'est pas. Face au chiffre de 18% seulement d'expertes dans les médias, on était frappé-e-s par l'injustice de cet écart entre les hommes et les femmes. On n'était pas au bout de nos peines... Des années plus tard, on n'est toujours pas au bout de nos peines. Ça prend du temps de déconstruire toutes les idées préconçues de la société patriarcale. De prendre conscience de leurs incidences et conséquences. De leur ampleur. De tout ce qui se trame de manière générale dans les ramifications des schémas oppresseurs et oppressifs, qui se côtoient, se mêlent et s'entrelacent. Ça fout le vertige, disons-le honnêtement. La nausée, la gerbe, l'incompréhension, la colère, la tristesse, la frustration... On se sent impuissant-e-s. Parce que l'évolution est lente, très lente, trop lente. Ce qui nous aide à cheminer et à espérer, ce sont toutes les personnes que l'on rencontre dans le cadre de notre média. Toutes celles qui nous accordent du temps pour aborder avec nous leurs projets, ambitions, réflexions, parcours de vie, militantismes, rêves, coups de gueule, coups de cœur et leurs manières de concevoir leurs existences, de façonner leurs libertés et de construire un futur plus serein et apaisé car moins inégalitaire. On ne les remerciera jamais assez. Nous avons élargi nos regards et nos pensées. La colère est toujours là mais grâce à toutes les personnes qui agissent pour l'égalité et aux voix qui s'élèvent pour briser les tabous et faire reconnaître la multiplicité des identités et la pluralité des existences, nous ne nous sentons plus impuissant-e-s. L'espoir réside dans les messages qu'elles nous délivrent et dans l'attention que nous portons à chaque récit que nous relatons dans nos pages et numéros. Merci à toutes les personnes qui y contribuent. On vous souhaite un bel été empli d'amour et de libertés.

MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF



**COUP DE
CŒUR**

ROMPRE LE SILENCE AUTOUR DE LA GROSSESSE

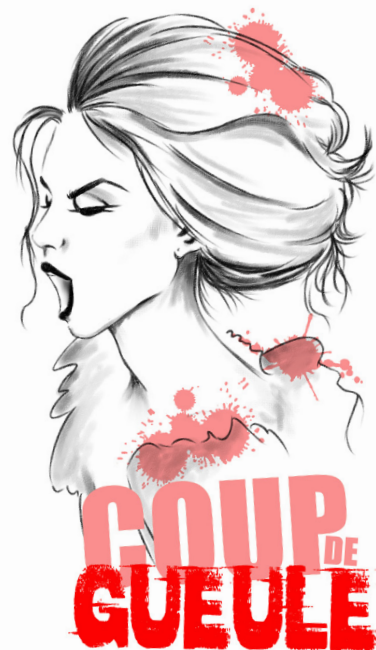
Elle nous fait du bien Judith Aquien avec son livre *Trois mois sous silence*, dans lequel elle aborde comme le sous-titre le signale « *Le tabou de la condition des femmes en début de grossesse* ». Celle-ci, quand elle est désirée, voit la joie de la découverte d'un test positif rapidement balayée par des nombreuses difficultés qui vont s'accumuler au cours du premier trimestre. On préconise de taire la nouvelle les trois premiers mois. Parce que le risque de fausse couche existe. Dans 20% des cas, elle est effective. « *Avant le sceau qui valide que la grossesse se poursuivra, la grossesse est sans être, et le statut de la femme qui l'abrite est un non-statut ; la non encore mère se trouve comme bloquée, sans existence sociale, dans une période grise dont les manifestations concrètes les plus communes sont des douleurs et inconforts tous plus nouveaux, contraignants et inquiétants les uns que les autres.* », indique-t-elle. Fatigue intense, vomissements, gaz, chamboulements, peur de la fausse couche, perte du fœtus, etc. se vivent dans le secret et la froideur du monde médical, sans permettre d'ajustements niveau emploi, allégeant la personne enceinte soumise aux multiples changements en son corps. L'autrice, à juste titre, s'y refuse. Avec son ouvrage, dans lequel elle explore les raisons et les causes de tous ces mystères et paradoxes, elle donne accès à une parole trop peu entendue et relayée au sein de la société, et pourtant essentielle, et participe au combat contre le poids du silence. Passionnant et libérateur !

! MARINE COMBE

LEAVE HOSHI, LOUANE, YSEULT ET TOU-TE-S LES AUTRES ALONE

Les attaques au physique des femmes, on pourrait en faire un calendrier. Dans la rue, les transports, au travail, on en soupe des remarques sexistes à la petite semaine. Dès lors qu'une femme devient une personnalité publique, elle est jugée dans et par les médias sur son apparence et non sur ses compétences. Rien de nouveau, hélas. C'est épuisant, éreintant. Après des années et des années à entendre les propos misogynes de Philippe Candeloro, on doit maintenant se farcir ceux de Fabien Lecœuvre qui déplore que les artistes ne soient plus aussi belles qu'avant et qui en avril dernier s'en prenait à Hoshi, déclarant ouvertement qu'il la trouvait moche (niveau d'information = 0). Il y a lui et tous les autres. Qui déblatèrent sur Alice Coffin et ses cheveux courts, Pauline Harmange et ses poils sous les bras, Louane et Yseult et leurs poids, Corinne Masiero et ses fesses qui tombent... Réduites à leurs apparences, jugées hors norme, hors modèle attendu des femmes. Sexisme, grossophobie, LGBTIphobie, racisme, handiphobie, se côtoient, décomplexés du gland, et ça ne choque pas tant que ça. Sauf si la concernée s'énerve et se défend. Là, visiblement, ça ne passe pas. Vivement la sainte Mini-Jupe, la sainte Je suis grosse et j't'emmerde, la sainte Poils aux pattes et la sainte Doigt d'honneur, qu'on en profite et qu'on se détende un petit peu ! Mais sans doute n'est-ce pas très républicain... Liberté (pour les hommes, blancs, hétéros, cisgenres), égalité (entre hommes, blancs, hétéros, cisgenres, riches), fraternité (...).

! MARINE COMBE



**COUP DE
GUEULE**

SOMMAIRE

- La tête dans les racines - p.2
- Chut - p.6
- Yoga & charge mentale - p.8
- Précarité des intermittentes- p.12
- Féminisation de l'agrocampus - p.16
- Fiertés ! - p.18
- Hum la galette - p.40
- Récits féministes - p.42
- Chasca et le lama - p.45
- En quête cérébrale - p.46
- Verdict - p.50
- YEGG & the city - p.52

LA RÉDACTION | NUMÉRO 93

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

AVEC LA PARTICIPATION DE | JULIETTE SEYER

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS
EN UNE | PRESCILLA & MANON

AFFICHE YEGG | ELLY OLDMAN

BRISER LA CHARGE MENTALE



Au boulot, elles sont majoritairement premières de cordée, à la maison, elles sont principalement premières de corvée. Courses, ménages, repas, entretien de la vie sociale, gestion et éducation des enfants, pendant et en parallèle du travail, c'est encore aux femmes qu'incombe la charge mentale.

En 2017, la dessinatrice et militante féministe Emma illustre clairement, dans sa bande dessinée *Fallait demander*, le concept de la charge mentale, théorisé en 1984, puis au début des années 90, et rapidement archivé au service des oubliettes. Trop souvent, les hommes se déchargent de la responsabilité concernant la gestion du foyer et la renvoient aux femmes, ainsi perçues cheffes de l'organisation des tâches ménagères. En cause : les assignations de genre régissant, entre autre, la (non) répartition des tâches domestiques, en plus du travail et de la vie sociale. « *La charge mentale repose en quasi totalité sur les femmes. C'est un travail permanent, épuisant et c'est un travail invisible.* », définit Emma dans *Un autre regard*, tome 2. Les chiffres sont accablants : 71% des tâches ménagères et 64% des tâches parentales sont réalisées par les

femmes. Non pas parce qu'elles ont le temps ou l'envie mais parce qu'il faut le faire, indique l'autrice Titiou Lecoq dans son essai *Libérées ! Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*. Conséquence : « *Si on cumule travail professionnel, travail domestique et travail parental, en moyenne, les femmes travaillent 11h par jour et les hommes moins de 10.* » Elle souligne également que les hommes disposent de 3h30 de temps de loisir de plus que les femmes par semaine.

INVISIBILISATION DES FEMMES

« *Les femmes gèrent tout dans le foyer. Et elles, elles passent après, en dernier. Faire une activité, prendre du temps pour elles, c'est difficile à concevoir. Elles se disent qu'elles n'ont pas le temps. Et puis, elles ont parfois du mal à s'accorder une*

valeur dans le budget familial. », signale Karine Jousseau. Pendant 12 ans, elle a exercé en tant qu'assistante sociale dans le domaine de la santé : « *J'ai accompagné de nombreuses femmes et je n'ai jamais abordé la question de la charge mentale, la question de l'organisation à la maison.* »

Le déclic opère lors sa reprise d'études à l'université Rennes 2, d'abord en licence pro en qualité de formatrice puis lors du DU Etudes sur le genre : « *J'ai compris que la question du genre n'était pas abordée dans le travail social. Ça a été assez violent pour moi car c'est une formation à distance donc on se retrouve seule chez soi à déconstruire. J'étais alors très en colère en prenant conscience de l'ampleur de l'invisibilisation des femmes !* » Depuis 11 ans, Karine pratique et enseigne le yoga Ashtanga et cette année, elle a lancé sa structure, Exc'elles yoga, dédiée aux femmes. Elle y met ses savoirs au service de l'allègement de la charge mentale, dans des cours individualisés pour une à trois personnes. « *Je suis entièrement disponible pour elles pendant 1h30 et je vais à leur domicile pour faciliter la gestion du temps.* », explique-t-elle.

SIGNAL D'ALARME

L'esprit sans cesse préoccupé par l'organisation et l'accomplissement des tâches domestiques entraîne des répercussions sur le moral et sur le corps. Celui-ci est même souvent le premier touché. Le signal d'alarme. L'alerte qu'on en a plein le dos... « *L'image de la femme qui se plaint tout le temps, c'est un stéréotype. Ce n'est pas de la plainte : elle gère tout, tout le temps. Où est-ce qu'elle peut déposer ça ? Les femmes que j'accompagne n'ont pas toutes conscience de l'impact de la charge mentale et on n'en parle pas forcément. Ce n'est pas toujours évident car c'est tellement intégré dans l'éducation des filles, c'est un cheminement pour s'en défaire. Mais déjà le fait de*

s'autoriser à prendre du temps pour soi, pour se faire du bien, c'est un premier pas. », commente la professionnelle. Elle se confie : « *Le yoga m'a permis de m'émanciper. Je suis mariée et je suis partie lors d'une retraite en Inde, toute seule. On m'a fait des remarques, comme quoi ma place était auprès de mon conjoint. C'est culpabilisant de se sentir hors de la norme. Le yoga m'a permis de m'émanciper. Ça ne règle pas les problèmes, c'est un support d'apaisement du mental par la pratique qui permet de se recentrer sur soi, d'analyser ses besoins, écouter son corps !* »

INVESTIR SUR SOI

Florence Dell'Aiera confirme. Par un entraînement mensuel, elle expérimente et se réapproprie son corps. Respirer, s'oxygéner, ça lui fait du bien. Accompagnée de Karine Jousseau, elle s'offre, comme elle le dit, un investissement sur elle-même. « *J'ai investi sur moi à partir de 40 ans pour mon bien-être corporel, pour connecter mon corps et mon esprit. C'est à chacun-e de voir, de sentir ce qui lui fait du bien. Moi, j'ai besoin que ça sorte au niveau du souffle. Ça me permet de me décharger émotionnellement et mentalement. C'est parce que ton corps te parle que tu prends conscience de ce que tu vis inconsciemment. C'est paradoxal !* », rigole-t-elle.

S'intérioriser pour comprendre ce dont on a besoin. C'est pourquoi au sein d'Exc'elles yoga, la fondatrice a souhaité baser la transmission de ses compétences sur le lien privilégié entre elle et les Gis'elles, surnom des membres de sa structure. Relation de proximité du fait d'un cours individualisé et relation de confiance de par l'approche personnalisée. Prise en compte de la réalité de chacune : « *Je connais mon corps mais pas le corps de l'autre. Ce qui est approprié pour moi ne l'est pas forcément pour l'autre. Dans les cours collectifs, on*

« Les femmes gèrent tout dans le foyer. Et elles, elles passent après, en dernier. Faire une activité, prendre du temps pour elles, c'est difficile à concevoir. »



© CÉLIAN RAMIS

ne prend pas en compte les spécificités de chaque personne. Là, on est dans la co-construction. On recherche ensemble la posture la plus adéquate. Si une femme a mal au dos ou est fatiguée, elle peut m'en parler, on échange à ce sujet. Ça peut aussi être de dire qu'elle a ses règles et donc certaines positions vont être meilleures pour elle. Elles me guident selon ce qu'elles peuvent faire. Parfois, elles n'osent pas mais verbaliser, s'autoriser à dire, c'est aussi ça qu'on travaille ici. »

RESPECT DU CORPS

La notion de consentement lui tient particulièrement à cœur. Par le passé, elle a été gymnaste. De ses 9 à ses 30 ans. Et c'est récemment qu'elle a réalisé que parmi toutes ces années de pratique, jamais personne ne lui avait demandé l'autorisation de toucher son corps. « C'est vrai que quand elle

« Demander l'accord pour toucher le corps de l'autre, c'est lui permettre d'être considérée comme sujet et non comme un objet. »

pose la question, c'est étonnant car on s'attend à être guidée. Mais c'est très agréable et ça fait que je me sens libre de lui dire les choses. », remarque Florence Dell'Aiera.

Pour Karine Jousseau, ça devrait être du bon sens. Mais aujourd'hui encore, c'est une démarche : « C'est permettre à l'autre d'être considérée comme sujet et pas comme objet. En agissant comme ça, je remets la personne dans son corps et dans sa tête dans une finalité de sujet et pas d'objet. Quand j'étais gymnaste, je me suis coupée de mon corps pour accepter le toucher et ça, je l'ai réalisé il n'y a pas si longtemps. Alors, même si on me dit oui au début du cours, je redemande parce que le consentement ne vaut qu'à l'instant T. »

Changer le regard que les femmes portent sur elles-mêmes, tout en changeant l'image marketing du yoga, c'est ce pourquoi elle a créé Exc'elles yoga. « Le yoga ce n'est pas de la performance comme on voit parfois. C'est la respiration, le respect qu'on se porte et qu'on porte à nos capacités. Les femmes ont de la valeur. Gérer tout ce qu'elles gèrent, c'est franchement incroyable. Ce travail invisible, pas reconnu, c'est injuste. Les femmes extraordinaires sont dans l'ordinaire ! », conclut-elle.

I MARINE COMBE

* MARAUDES *

Dès à présent, l'association engagée et militante Cœurs Résistants recherche, à Rennes, des bénévoles pour distribuer de la nourriture aux personnes sans abris dans les rues de la capitale bretonne, lors des maraudes hebdomadaires. Et comme tous les repas servis sont cuisinés au local par les soins de la structure, elle recherche également des bénévoles motivé-e-s pour concocter les plats. Deux fois par semaine - les vendredis et dimanches soirs, de 18h45 à 23h/minuit - les maraudes sont effectuées à pied et partent de la rue Legraverend jusqu'au quartier de la gare. La cuisine est réalisée le jour même de 14h à 18h30.

→ EN CHIFFRE ←

- Du **23** au **28** août, se tient l'école d'été sur l'intersexualité en ligne : histoire intersexue, vécus, droit et éthique, médicalisation, etc.
- La **7ème** édition de la Fête du Champ à l'assiette se déroule le **11** septembre à la Basse Cour, à Rennes.

.....

→ À FAIRE ←

C'est le retour de la Queervention rôliste, du 27 au 29 août au local d'Iskis, centre LGBTI+ de Rennes. Ludiqueer vous propose un week-end de jeux de rôle en lieu safe !

* A BICYCLETTE *

Isabelle a 46 ans, elle souffre d'endométriose, comme 1 femme sur 10, et à cause de cela, n'a pas pu avoir d'enfants. Alors, elle souhaite sensibiliser les filles, les femmes, mais plus largement la population, sur cette maladie chronique encore trop peu connue et encore trop longue à diagnostiquer (7 ans, en moyenne) et faire avancer la recherche. Le 10 juillet, Isabelle s'est élancée de Chartres de Bretagne et rejoindra Angoulême en vélo. Tout le monde peut rouler à ses côtés pour quelques mètres ou quelques kilomètres. Chaque participation au trajet amènera 2 euros minimum à EndoFrance, à qui les fonds seront reversés.

SUIVEZ-NOUS

SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

ET PARTAGEZ NOS ACTUALITÉS !

magazine_yegg
sur



Yegg Mag Rennes
sur



@Yeggmag
sur



FEMMES ARTISTES :

PARCOURS SEMÉ D'EMBUCHES

Enquête - En mars 2021, le collectif Les Maternittentes publie un communiqué demandant des mesures d'urgence pour les salarié-e-s discontinu-e-s qui ne perçoivent plus de congés maternité et maladie indemnisé. En juillet 2021, HF Bretagne publie un diagnostic sur la représentation des femmes dans les arts. Mais quel lien peut-on établir entre précarité des intermittent-e-s et invisibilisation des femmes artistes ?

Aujourd'hui encore, des femmes salariées ne sont pas indemnisées pour leurs congés maternités. Ou très faiblement. Amandine Thiriet, comédienne et chanteuse, co-fondatrice du collectif Les Maternittentes explique : « C'est encore possible, même en étant salariée. Ça concerne surtout les emplois discontinus, c'est-à-dire les intermittentes du spectacle mais pas que : cela concerne toutes les intermittentes de l'emploi ». En somme, toutes les personnes qui alternent des périodes de contrat et de chômage. Le problème, c'est que, pendant longtemps, atteindre le seuil nécessaire était complexe : le système d'indemnisation

privait des femmes du congé maternité. Et comme l'explique la bénévole, les conséquences peuvent être graves : « En terme d'indépendance financière, d'autonomie et d'engrenage de précarisation, c'est assez grave et c'est ça qu'on dénonce. »

Initialement appelées Les recalculées, en 2009, elles dénoncent un mauvais calcul de Pôle Emploi, pénalisant lourdement les intermittentes. Elles occupent les CPAM, les agences Pôle Emploi, font du bruit et obtiennent partiellement gain de cause. L'expertise qu'elles acquièrent pendant leur combat leur permet d'analyser le système d'indem-

nisation et les inégalités qui en découlent. En effet, le système d'équivalence avec Pôle Emploi est défaillant : des femmes perdent leur intermittence car elles ont un enfant, les indemnités sont trop basses et mettent les concernées dans des situations de précarité importante. Rebaptisé Les Maternittentes, le collectif saisit le Défenseur des Droits et c'est seulement deux ans plus tard, en 2012 que les politiques se saisissent du sujet, constatant

une inégalité. En 2015, elles obtiennent un abaissement des seuils, jusque-là démesurés, pour l'accès au congé maternité et en 2016 avec les syndicats, elles réussissent à faire changer la manière dont celui-ci est pris en compte dans l'assurance chômage pour que ce ne soit plus discriminant.

NE RIEN LÂCHER

Malgré ces évolutions encourageantes, le travail du collec-

tif ne s'arrête pas là. Depuis 2017, les Maternittentes sont très - trop - souvent sollicitées pour des cas d'erreur de calculs, des refus d'indemnités et des refus de congés maternités. En cause ? Des mesures insuffisantes et le risque d'un retour en arrière important avec la réforme de l'assurance-chômage actuellement en débat. La méthode de calcul imaginée va en effet très lourdement pénaliser les personnes qui alternent des petits

contrats. La crise sanitaire et sa gestion ont également accentué ces inégalités. Plus généralement, ce sont les discriminations et le manque de reconnaissance liées aux emplois discontinus que le collectif pointe : « Quand on écoute Elisabeth Borne (Ministre du Travail, ndlr) au Sénat, elle parle comme si les professions discontinues choisissaient leur manière de travailler : si on ne travaille qu'un jour sur deux, c'est de notre faute, on a qu'à



© CÉLIAN RAMIS

trouver un CDI ! Mais ce n'est pas vrai, (...) il faut reconnaître qu'il existe des pratiques de travail. On ne peut pas être tous les jours en représentation ou en tournage ! »

UN MANQUE DE REPRÉSENTATION

En juillet, HF Bretagne publie un diagnostic sur la représentation des femmes dans les arts. Avec cette étude, qui existe depuis 2014, publiée tous les deux ans, l'objectif est de compter, révélant ainsi cet écart majeur en défaveur des femmes, à la fois dans les équipes artistiques, les équipes permanentes et de direction. Lucile Linard, coordinatrice de l'association explique : « *Le diagnostic légitime notre action, c'est dire "voilà la photographie de la réalité" mais c'est aussi pour responsabiliser les structures et faire prendre conscience que ça avance très très lentement. C'est pour ça qu'on compte.* »

Cette année le collectif a fait le choix de changer sa méthodologie permettant de mettre en lumière de nouvelles informations et de nouveaux indicateurs, comme les budgets, la communication, l'accueil de résidence, etc. Le diagnostic permet de rendre compte d'une situation qui évolue, mais encore trop doucement. Dans les arts visuels, on constate par exemple des chiffres encourageants entre 2014 et 2019 : les femmes représentaient 29% des artistes exposées contre 35% en 2019. Mais le combat est loin d'être

« On a encore l'habitude ne pas voir de femmes sur scène. »

fini ! De plus, les femmes, si elles sont plus exposées, c'est surtout dans les expositions collectives que monographiques. Elles sont donc davantage invisibilisées...

Dans les musiques actuelles et les musiques traditionnelles, on retrouve les plus grosses inégalités avec des chiffres choquants : sur 562 concerts étudiés, 3 se sont déroulés sans aucun homme et 71 sans aucune femme. Soit 12,5% des concerts sans femmes. Lucile s'indigne « *Comment se projeter quand on est habitué-e à ça ? Il y a un mouvement de dénonciation avec Music too, mais on est encore trop habitué-e à ne pas voir de femmes sur scène.* »

UN PROCESSUS D'ÉVAPO- RATION DES FEMMES ?

On le sait, les diplômées sont là. Pourtant, elles sont moins exposées. Dans le focus sur les arts visuels, elles comptent : aux écoles d'art sur l'année 2019-2020, ce sont 72% de femmes diplômées. Et déjà, sur les bancs de l'école, les étudiantes ne peuvent pas se projeter : ce sont 53% d'enseignants, 62% d'artistes masculins intervenants. Mathilde Dumontet, chargée d'étude pour le diagnostic, souligne : « *Quand on leur enseigne, quand elles vont voir des expositions, il y a un manque de*

représentativité, elles ne voient que des hommes. La figure de l'artiste est masculine. Ça limite le "oui, moi aussi, je peux le faire". »

De plus, les violences sexistes et sexuelles ainsi que les discriminations vécues dès l'école participent à écarter les femmes des parcours artistiques à la fin de leurs études. Les mots de trop, un projet mené par 3 étudiantes de l'EE-SAB de Rennes fin 2019, met en lumière ces discriminations. Sous forme d'une enquête et d'un projet graphique, elles ont récolté au total 343 témoignages d'élèves. Le sexisme est une des formes de discriminations le plus vécu parmi toutes les expériences citées : racisme, validisme, homophobie, etc. Notons qu'elles sont toutes cumulables et prennent des formes variées, allant de l'humour oppressif au harcèlement.

En tête des attitudes discriminantes : l'équipe pédagogique. Lucile Linard explique : « *Régulièrement on se demande pourquoi cet écart entre les diplômées et les femmes actives ? On parle d'un processus d'évaporation. Pourquoi est-ce qu'elles s'évaporent après leurs études ? Peut-être que ces violences, ces discriminations vécues dès l'école, ce sont des pistes de réflexion.* »



© CÉLIAN RAMIS

TALENT. NOM MASCULIN ?

Sur le site d'HF Bretagne est écrit en gros "Talent = Moyens + Travail + Visibilité". La coordinatrice explique l'importance de ce slogan : encore aujourd'hui, trop de personnes pensent que le manque de représentation des femmes dans les milieux artistiques est dû à un manque de talent. Sans moyens, comment rendre le travail des femmes artistes visibles ? Le collectif Les Maternitantes et sa mission d'accompagnement permettent de révéler les inégalités et les risques de précarité importants pour les femmes. Une étude publiée en mai 2021 par la DARES montre que les femmes sont surreprésentées dans les emplois discontinus. Elles seront les premières touchées par la réforme d'assurance-chômage.

Amandine Thiriet dénonce une stratégie : « *C'est hypocrite car ils font comme si c'était de la faute des employé-e-s alors qu'ils encouragent en même temps cette économie de la précarité : ils voudraient que ces gens ne soient pas salarié-e-s mais indépendant-e-s, la stratégie c'est d'enlever les indemnités. C'est un combat pour une protection sociale qui touche surtout les femmes.* »

Les violences sexistes et sexuelles, l'expérience des discriminations mais aussi les violences matérielles et le manque de moyens qui touchent les femmes participent et accentuent le phénomène d'évaporation des femmes artistes après leurs études. Dans les équipes permanentes ce sont majoritairement des femmes. Une évolu-

tion partiellement victorieuse, car on constate toutefois que leur présence diminue quand les moyens et les budgets augmentent. Plus il y a d'argent dans les structures, plus il y a d'hommes. Des différences de moyens, qui entraînent aussi des visibilités inégales.

Les actions des associations et collectifs sont colossales et encourageantes. Le travail pour l'égalité est immense et les avancées encore fragiles. HF Bretagne prévoit un autre diagnostic sur l'impact de la crise sanitaire dans les arts. Comme les Maternitantes, le collectif s'inquiète des conséquences dans le milieu artistique. Compter, analyser, se mobiliser et se soutenir permet de faire avancer la visibilité et les représentations des femmes artistes. | JULIETTE SEYER

FÉMINISER L'AGROCAMPUS

C'est un projet au long cours qu'a lancé le club féministe Sheeh : inscrire les femmes ayant marqué l'histoire des sciences et de l'agronomie sur les murs des bâtiments qui composent l'Agrocampus de l'Ouest, à Rennes. Le 22 juin dernier, Rosalind Franklin et Temple Grandin y ont fait leur entrée.

Les chiffres parlent : sur 25 bâtiments, 9 sont nommés après des hommes. Les autres sont numérotés... Pourtant, sur l'Agrocampus de l'Ouest de Rennes – désormais appelé L'institut agro puisqu'il regroupe également les écoles d'Angers et de Montpellier – les femmes représentent plus de 60% des étudiant-e-s. « *Être entourée de noms d'hommes et jamais de femmes, c'est particulier. Ça nous questionne...* », souligne Julie Larivière. Elle vient de terminer sa première année à l'école nationale supérieure des sciences agronomiques, agroalimentaires, horticoles et du paysage, et a repris le flambeau de la présidence du club féministe Sheeh, créé en mars 2020. « *On a réalisé qu'il y avait besoin de sensibilisation et de prévention. On a mené des actions auprès des étudiant-e-s.* », explique Sara Ferrette, en troisième année et jusqu'alors présidente du club. Semaine de l'égalité des genres, fresque de témoignages, journée de la jupe, collecte de protections périodiques... font partie des événements qu'elles ont créé en un an, malgré les confinements.

LE PROJET PHARE

En parallèle, le constat que certains bâtiments et certaines salles portent des noms d'hommes. Jamais de femmes. « *Ça ne reflète pas notre école et le pourcentage de femmes qu'il y a ici.* », signale Sara, qui poursuit : « *L'administration nous a accompagnées dans les démarches.* » Ainsi le 22 juin, le bâtiment 15 – dédié à la génétique et à la protection animale – est rebaptisé Rosalind Franklin, en l'honneur de la scientifique britannique dont la découverte majeure de la structure hélicoïdale de l'ADN a été spoliée par des hommes, et la grande salle de ce même lieu Temple Grandin, en l'honneur de la scientifique américaine et professeure en

zootechnie, engagée dans la lutte pour la reconnaissance des personnes autistes et fondatrice des systèmes de manutention du bétail destinés à réduire le stress des animaux.

Un premier pas vers la visibilisation des femmes et de leurs actions. Parce qu'elles sont présentes et nombreuses à participer à l'avancée des sciences et du monde agronome, besoin est de les valoriser dans leurs parcours et leurs travaux. Les membres de Sheeh sont bien décidées à ne pas s'arrêter en si bon chemin. Elles ont d'ores et déjà identifié plusieurs bâtiments à renommer et ont proposé des personnalités. « *Il y a une cohérence entre la personne choisie et le thème du bâtiment ou un lien avec l'école. Pour des salles du bâtiment 11, le bâtiment historique de l'école, on propose Claire Girard, et Isabelle Autissier, qui ont été toutes les deux élèves agronomes à Rennes.* », précise Ella Soderberg, également en fin de troisième année, impliquée dans le club féministe.

Les exemples se multiplient. Bâtiment 14, on pourrait retrouver Fanny Hesse, technicienne de laboratoire en microbiologie américano-allemande à l'origine de la culture de l'agar-agar, ou Esther Lederberg, microbiologiste américaine qui a permis le développement de la culture bactérienne par réplique. Ou encore Ada Lovelace, la première programmeuse informatique, et Grace Hopper, créatrice du langage de programmation Cobol, bâtiment 24. « *On manque de modèles féminins, de grands noms...* », déplore Ella.

L'IMPACT DU MATRIMOINE

Tout au long de la scolarité, ce sont des hommes dont on narre les exploits. En histoire,



en musique, en arts plastiques, en sport, en philo, en littérature, mathématiques ou physique... Le patrimoine est brandi, invisibilisant de fait le matrimoine. L'Agrocampus ne fait pas office d'exception. « *On entend plus souvent parler des hommes. Sur les écosystèmes par exemple, beaucoup d'hommes donnent leur définition et on ne parle pas des femmes. Je trouve que ça manque.* », remarque Julie. Toutefois, elles le disent, elles ne sentent pas de volonté spécifique d'effacer l'œuvre des femmes et ont conscience que quand celles-ci sont mentionnées ou étudiées, il s'agit là de démarche personnelle de la part des professeur-e-s. Nombreuses sont les enseignantes sur le campus et nombreuses également celles qui les poussent à s'orienter vers les métiers de l'agronomie.

« *La filière étudiante s'est féminisée mais quand on rentre dans le milieu professionnel, on voit que là, non. On se confronte au plafond de verre. À l'embauche, les hommes sont plus nombreux et mieux payés* », commente Sara Ferrette, rejointe par Ella Soderberg : « *On sent sur le terrain que le monde agricole a encore des réticences à recevoir des conseils de la part des femmes. On nous fait comprendre qu'on n'est*

pas toujours légitimes. » Elles regrettent de ne pas avoir suffisamment de modèles auxquelles s'identifier. D'où l'envie de féminiser les lieux d'enseignements et d'intégrer le projet au plan Égalité de la structure : « *Cela peut permettre de donner davantage de confiance à celles qui arrivent pour vouloir ensuite obtenir plus que ce qu'on leur donne aujourd'hui.* »

POUR LA SUITE

Le club féministe Sheeh s'apprête à signer une charte d'engagement avec l'école afin de pérenniser le projet de féminisation des salles et des bâtiments, dès qu'Alessia Lefébure aura intégré ses fonctions, en qualité de nouvelle directrice de l'Agrocampus de l'Ouest de Rennes. L'objectif à long terme : instaurer une logique de parité à chaque occasion et lancer une campagne nationale permettant d'inciter les élèves de toutes les écoles supérieures de France à en faire de même. « *Toutes les filières n'ont pas la chance comme nous d'être féminisées. Déjà, nous, on l'est et ça nous a manqué... En redonnant leur place aux femmes, on a beaucoup appris. Les visibiliser, ça crée aussi des échanges entre nous et c'est super instructif !* », concluent-elles. On est bien d'accord...

LGBTIQ+ :

REVENDIQUER LES FIERTÉS

« Y en a assez ! assez ! assez de cette société qui ne respecte pas les trans, les gouines et les pédés ! »
Juin 2021, les Marches des Fiertés s'élancent dans plusieurs villes de France, dont Rennes, Paris, Lyon, Nantes, Strasbourg, Troyes ou encore Metz et Tours. Colorées et festives, les manifestations n'en restent pas moins engagées et militantes, prônant des revendications fortes concernant les droits, le respect et l'inclusion de toutes les orientations sexuelles et identités de genre dans une société qui rame (un peu, beaucoup) à accepter et reconnaître leurs existences.



PAR MARINE COMBE
PHOTOGRAPHIES DE CÉLIAN RAMIS

ILLUSTRATIONS DE : MARYSE BERTHELOT
WONKALOU
DCLARE_ART

Reconnaitre LES EXISTENCES LGBTIQ+

Pas de Marches des Fiertés l'an dernier, en raison de la crise sanitaire. Pour leur retour, après un an de pandémie, de confinements, de restrictions et de gestes barrières, on sent un goût d'urgence. Un cri de colère mais aussi un cri d'amour. Le besoin vital de se retrouver et d'éprouver ce sentiment de liberté à exister pleinement dans l'espace public. Lesbiennes, gays, bis, trans, intersexes, queer, drags queens et kings, personnes en questionnement, pansexuel-le-s, asexuel-le-s, handicapé-e-s, racisé-e-s, non binaires prônent la multitude et la pluralité des identités. Réduites à leurs orientations sexuelles et identités de genre, les personnes LGBTIQ+ sont encore majoritairement invisibilisées, discriminées, violentées et marginalisées. PMA pour TOU-TE-S, interdiction des thérapies de conversion, dépsychiatrisation de la transidentité, droit d'asile pour les personnes exilées en raison de leur sexe, orientation sexuelle et/ou identité de genre, arrêt des mutilations génitales sur les personnes intersexes... L'évolution des droits comme des mentalités est encore trop lente.

« Attention, sortie de placard ! » Sur le mail François Mitterrand, HUMAN est écrit aux couleurs arc-en-ciel. Les pancartes « Queer féministes en colère », « Nos vies ≠ vos théories », « Jésus aussi avait deux papas », « Une maman peut en cacher une autre » ou encore « Une journée sans lesbienne est une journée sans soleil » côtoient les multiples drapeaux qui flotent dans la foule. La pansexualité s'exprime en rose, jaune et bleu, là où la bisexualité se colore de rose, violet et de bleu et là où la transidentité s'illustre de bleu, rose, blanc et de rose et bleu à nouveau. Sans oublier la non binarité, qui se pare de rose, blanc, violet, noir et bleu. On entend résonner les slogans militants « *Y en assez ! assez ! assez de cette société qui ne respecte pas les trans, les gouines et les pédés !* », « *Nous sommes fortes, nous sommes fières, et féministes et radicales et en colère !* » avant de se déhancher sur des chansons de Lady Gaga,

Mylène Farmer, Beyoncé ou encore de Lykke Li. Ce samedi 5 juin, la Marche des Fiertés, organisée par Iskis, le centre LGBTIQ+ de Rennes, réunit plus de 5 500 personnes. Toujours plus nombreuses, toujours plus déterminées. Sans chars, comme aux origines. L'ambiance est festive, l'humour trône sur certains panneaux, aux punchlines bien senties - « Dur à queer » et « Darmanin va te faire queer le cul » - et les messages ne sont pas sans rappeler les origines de la manifestation : « Pas de flics dans nos Pride », indiquent les Colleuses qui zieutent de part et d'autre, avant de filer à vive allure, sourires aux lèvres et pinceaux à colle dans les mains.

AUX ORIGINES DE LA PRIDE

Nous sommes le 27 juin 1969 à New York et dans la nuit, éclatent les émeutes de Stonewall. Les descentes policières sont fréquentes au



Stonewall Inn mais ce soir-là, elle est plus tardive et non connue des client-e-s LGBT. Leurs arrestations vont entraîner la colère et la révolte des passant-e-s, qui s'insurgent et jettent pièces, briques et ordures sur les forces de l'ordre, à l'instar de Marsha P. Johnson. C'est une femme et militante trans racisée comme le rappelle une pancarte à Rennes : « Les queer racisées existent – Arrêtez de nous invisibiliser ». Au dos : « Marsha Johnson et Sylvia Rivera 2 femmes trans racisées qui ont créé la pride. » Ces événements marquent un tournant majeur dans l'histoire des luttes LGBT. Le collectif Gay Liberation Front est fondé et la Gay Pride est organisée dans le sillage des émeutes qui dureront une semaine au total, participant à la fédération du mouvement queer.

En France, il faut attendre 1977 pour que la première marche homosexuelle prenne naissance à Paris, à l'initiative du Groupe de Libération Homosexuelle (GLH) et du Mouvement de Libération des Femmes (MLF). Deux ans plus tard, on rattache la manifestation à Stonewall et dans les années 90, on parle de Gay Pride. À partir de 1994, de nombreuses villes de province,

dont Rennes, développent leurs marches. « *Il y avait des femmes dans la Gay Pride alors on s'est dit qu'il fallait l'appeler la Lesbian & Gay Pride. L'année suivante, en 95, Paris a voulu s'approprier la dénomination. J'y suis allée avec l'affiche de Rennes. C'est nous qui l'avons trouvée, on était rennaises et on était fières !* », explique Mireille, militante lesbienne venue assister à la conférence de la FÉÉRIE, la Féministe Équipe de Recherche Insolente et Érudite, le 10 juin dernier à la Maison des Associations de Rennes.

À partir d'archives et d'interviews, Françoise Bagnaud, co-présidente d'Histoire du Féminisme à Rennes et lesbienne, Clémentine Comer, féministe, chercheuse et membre de Prendre le Droit, Alice Picard, féministe et chercheuse, et Camille Morin-Delaurière, féministe et docteure en sciences politiques, travaillent sur le militantisme lesbien à Rennes et présentent ce soir-là leurs recherches autour de l'engagement lesbien et ses coalitions et divergences avec les milieux respectivement gay et féministe dans les années 70 et 80. « *À l'époque, on vivait cachées, c'était seulement ensemble, dans la*



communauté, qu'on était nous-mêmes. » Le témoignage de Sylvie n'est pas isolé et est révélateur de la lesbophobie de l'époque, qui perdure aujourd'hui encore. En 1977, l'homosexualité constitue un délit, la société est marquée « par l'absence de figures d'identification lesbiennes et par un certain silence autour de ce terme de lesbienne, y compris dans le milieu féministe. », souligne Françoise Bagnaud. Rares sont les femmes qui vivent leur lesbianisme en public ni même auprès de leurs entourages familiaux et amicaux. La FÉÉRIE replace le contexte : la pression sociale de la norme hétérosexuelle est importante, au même titre que la pratique religieuse encore bien présente, sans oublier que l'homosexualité est considérée comme une maladie mentale. Se révéler, s'assumer au grand jour, c'est prendre le risque d'être internées. Le tabou provoque l'isolement, insistent-elles.

DANS LE SECRET DES LESBIENNES

En 1978, une semaine homosexuelle est organisée à la MJC La Paillette et des lesbiennes du Groupe de Libération Homosexuelle y tiennent un stand, qui débouchera sur la naissance du Groupe Lesbien. Espace sécurisé dans lequel

elles peuvent échanger autour de leurs vécus et rompre leur isolement, elles font leur entrée dans le militantisme homosexuel par le biais des hommes au départ, de qui elles se détachent l'année suivante, ces derniers faisant régulièrement obstacle à l'expression des femmes.

Quatre ans plus tard, dans le sillon de ce premier groupe, née l'association Femmes Entre Elles dont la mission est de « promouvoir l'identité lesbienne dans le respect des droits d'une personne à disposer d'elle-même. » Permanences hebdomadaires, débats, jeux de société, rallyes auto... Les membres peuvent ici s'épanouir dans leur vie, l'acceptation et la compréhension de leur sexualité. La non mixité sert de source d'informations mais aussi de levier d'émancipation. « Le militantisme lesbien à Rennes se singularise dans l'importance qu'occupe le wendo, une pratique d'auto-défense féministe. », signale Clémentine Comer. Mélange d'arts martiaux et de self défense traditionnelle, le wendo s'adapte aux vécus spécifiques des femmes. Les stages sont mis en place par FEE, toujours à La Paillette. La chercheuse poursuit : « Ce sont des moments où les femmes prennent col-

lectivement conscience des violences qu'elles ont vécues et où elles acquièrent confiance en elles. L'objectif de cette pratique est de comprendre ce qui se joue au moment d'une agression, quelles postures peuvent être mises en place pour faire face, aiguïser sa vigilance dans une situation où la peur apparaît, mais aussi reconnaître sa propre force et puissance. »

Des adeptes de wendo créent en 1983 La Cité d'Elles, association se revendiquant féministe et ouvrant les stages aux femmes hétérosexuelles. Le Do It Yourself, la quête d'autonomie, concernant notamment le corps et la santé des femmes mais aussi les pratiques culturelles et artistiques, l'appropriation des savoirs universitaires, sont prônés par les deux structures. Les militantes intègrent les réseaux féministes régionaux, nationaux et internationaux, et rencontrent d'autres groupes lesbiens, à Angers et à Nantes par exemple, débouchant sur la création de la

Coordination lesbienne de l'Ouest dans laquelle FEE joue un rôle prépondérant. C'est une ouverture aux voyages comme Ulli en témoigne : « On avait des adresses. Une lesbienne donnait l'adresse d'une autre, comme ça on pouvait voyager un peu partout, on était toujours hébergées. » Des tensions interfèrent pourtant entre les deux associations. La logique binaire de l'hétérosexualité et du genre est vivement questionnée par ce qu'on définit à l'époque comme le lesbianisme radical (appelé aussi lesbianisme politique, il remet en question l'hétérosexualité en tant que système politique, comme le théorise Monique Wittig dans son essai *La pensée Straight*). La Cité D'Elles, dans un compte rendu de réunion, relate le sentiment « que le

De quoi parle-t-on ?

Bisexualité - Orientation sexuelle des personnes qui éprouvent de l'attrance émotionnelle, physique et/ou sexuelle envers les femmes et les hommes. Le terme de pansexualité est plus inclusif, désignant les attirances envers tous les individus, peu importe leur genre.

Hétéronormativité - Considérer le fait d'être hétéro comme « normal », allant de soi, comme la référence par défaut et marginaliser ce qui en sort. Idem pour la cisnormativité.

Intersexuation - Personnes nées avec un corps qui ne correspond pas aux définitions normatives du « masculin » et du « féminin ».

Personne non binaire - Personne dont le genre n'est pas « femme » ou « homme », cela peut être une combinaison, une absence (agenre) ou un genre autre.

Outing - Dévoiler l'orientation sexuelle ou l'identité de genre d'une personne. Cela doit toujours se faire avec le consentement de la personne !

Passing cis - Lorsqu'une personne trans est considérée, sans hésitation, comme une personne cisgenre.

Personne transgenre - Personne qui n'est pas du genre assigné à la naissance.

Personne cisgenre - Personne qui est du genre assigné à la naissance.

Queer - Ancienne insulte réappropriée par des personnes qui se revendiquent de façon politique en dehors des normes hétéro-cis.

Thérapies de conversion - Appelées également thérapies de réorientation sexuelle, elles sont souvent appliquées sous la contrainte aux personnes LGBTIQ+, sous la forme de séances, de stages ou de séminaires, visant à changer leur orientation sexuelle ou identité de genre. Clairement, elles constituent des violences et des tortures.

« On a reçu des personnes exilées, des personnes trans qui venaient d'engager des réflexions autour de la transition, des parents s'informant pour leurs ados... C'était déconcertant par le nombre ! »

lesbianisme peut être ressenti comme un jugement de valeur envers les femmes qui ne le sont pas. » Malgré leur action conjointe visant à lutter contre la publicité sexiste en bombant des panneaux affichant des slogans choquants – à l'instar de « violez la nuit » utilisé par une boîte de nuit – les militantes féministes discréditent l'engagement de Femmes Entre Elles en parlant de « sous-culture lesbienne ». « La Cité D'Elles est accusée de se cacher derrière le terme féminisme, par peur d'assumer le terme lesbienne, ce qui participe encore une fois à invisibiliser les lesbiennes. », souligne les membres de la FÉÉRIE. L'association est dissoute en janvier 1990. Nait quelques mois plus tard A Tire d'Elles qui partage le local avec FEE et c'est ensemble qu'elles initient la première Lesbian & Gay Pride à Rennes.

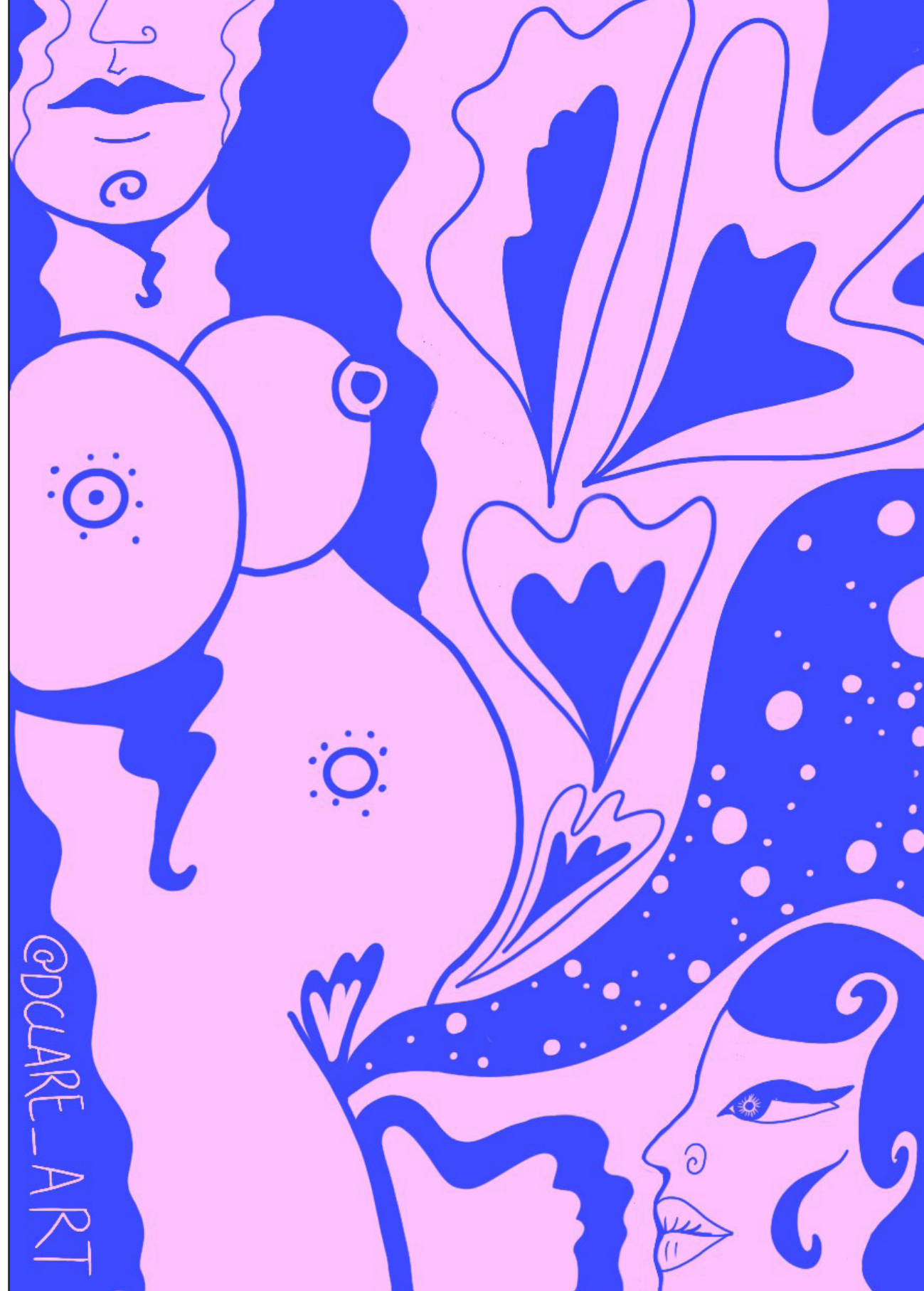
L'événement désormais se fait connaître sous l'intitulé Marche des Fiertés LGBTI+ (lesbienne, gay, bi, transgenre et intersexé) et l'inclusion s'inscrit jusque dans les mots d'ordre. À Rennes, sur l'affiche, trône en sous-titre : « Marre qu'on nous marche dessus – Anti-racistes, anti-fascistes et féministes, fier-e-s et uni-e-s dans la rue ! » Pour Élian Barcelo, président d'Iskis au moment de la manifestation (le conseil d'administration a changé après notre rencontre), « la manière d'exprimer les choses est aujourd'hui plus frontale. » Besoin de visibiliser l'ensemble des luttes. Besoin de visibiliser la pluralité des identités. D'autant plus « qu'on vient de vivre un an d'enfermement, une année dure, très dure. »

CONFINEMENTS ET ISOLEMENT

Il le dit, les membres actifs de l'association sont épuisé-e-s. « On est passé-e-s sous les rouleaux. On a eu énormément de demandes durant les confinements. Un appel à l'aide de manière

générale. Pour des raisons diverses. Parce que certaines personnes n'avaient pas d'imprimante pour leurs attestations, d'autres ne savaient pas écrire, d'autres encore n'avaient plus de sous. L'accueil individuel a repris dès la sortie du premier confinement. On a reçu des personnes exilées, des personnes trans qui venaient d'engager des réflexions autour de la transition, des parents s'informant pour leurs ados... C'était déconcertant par le nombre. L'activité d'écoute n'a pas désempé depuis 2020. », relate-t-il. Et pour cause, la crise sanitaire a contraint la population à l'isolement, dans des conditions inégales selon les situations. Lors de la Marche des Fiertés, il n'est pas sans rappeler que les personnes LGBTI+ en ont largement souffert : « Avec la fermeture des espaces communautaires, nous avons été privé-e-s de nos espaces d'écoute, de partage et de liberté. Nous n'avons pas pu vivre les moments de lutte et de joie dont nous avons besoin. Les confinements ont isolé les personnes LGBTI+ exilées qui ont dû retourner au placard pendant plusieurs mois. Les confinements ont exposé les jeunes LGBTI+ à des violences dans leur famille. La situation terrible a conduit certains d'entre nous jusqu'au suicide. Nous avons une pensée pour les étudiantes et étudiants transgenres que la transphobie administrative a broyé-e-s dans ces mois déjà si difficiles. L'isolement, le sentiment de solitude, le report de nombreux soins considérés comme non prioritaires, ont entraîné une dégradation de l'état de santé de nombre d'entre nous. »

Pour l'association Contact, qui prend également la parole en ce samedi 5 juin aux côtés d'Iskis, le Planning Familial 35, le NPA, Solidaires et AEdelphes, « la crise sanitaire a servi de prétexte pour ne pas avancer. » La structure poursuit : « Oui, il y a le projet d'ouverture de la PMA, vidé



de toute substance en excluant les couples de femmes (le discours est prononcé avant le vote du projet de loi à l'Assemblée nationale, ndlr) et les personnes transgenres. Mais il y a aussi les thérapies de conversion, des tortures censées « guérir » l'homosexualité des personnes, toujours pas interdites malgré les promesses ! Il y a les mutilations des personnes intersexes, que le gouvernement et les législateurs s'obstinent à ignorer, malgré les nombreuses condamnations internationales. Il y a le changement d'état civil des personnes transgenres qui se fait toujours devant un juge. Et alors, nos droits, ils avancent quand ? »

PMA (PAS) POUR TOU-TE-S

Le 29 juin 2021, l'Assemblée nationale adopte définitivement le projet de loi de bioéthique encadrant, entre autres, l'ouverture de la PMA – Procréation Médicalement Assistée – aux couples lesbiens et aux femmes célibataires. En France, c'est un moment historique. La joie, enfin, de ne plus réserver ce parcours, menant à la parentalité, aux couples hétérosexuels, contraignant ainsi les personnes n'entrant pas dans cette norme établie à se rendre à l'étranger. « J'ai pleuré de joie quand j'ai appris ça ! Égoïstement, j'étais trop contente ! », nous répond Bilamé, militante féministe et créatrice du compte instagram Parlons lesbiennes, visant à déconstruire les LGBTiphobies. « Je dis égo-

ïstement, parce que la loi n'est pas inclusive pour tout le monde. On doit continuer à militer pour les droits de nos adelphe, continuer de se battre pour la PMA pour les personnes trans, pour la GPA (Gestation Par Autrui, ndlr), pour l'arrêt des mutilations génitales sur les personnes intersexes. », précise-t-elle.

Rengaine électorale, cette avancée a un goût amer. Près de 10 ans que la loi est reportée. Près de 10 ans que les militantes lesbiennes luttent sans relâche pour être conviées et entendues dans les débats les concernant. Près de 10 ans que la visibilité est faite sur la Manif pour tous et son discours tradi-catho « Un papa, une maman, un enfant ». Elian Barcelo déplore la lâcheté politique des gouvernants. « On se dirige vers une PMA discount, qui arrive tardivement et est amputée. À l'image du mandat de Macron... Il n'y a aucune réflexion sur les personnes intersexes dans la loi de bioéthique et les personnes trans en ont été exclues. », commente-t-il. Les réactions sont mitigées. L'heureuse nouvelle est rapidement remplacée par la colère, comme le souligne Nikita, musicienne et alter ego de Vicky Veryno : « Oui, c'est cool et il faut s'en réjouir ! Mais ça m'énerve, c'est marqué « Pour Tou-te-s » ! Ça me fait le même effet qu'au moment du Mariage pour tous (loi adoptée en mai 2013 après de violentes manifestations contre le droit au mariage pour tous les couples, ndlr). Quand



© CÉLIAN RAMIS

c'est arrivé, je n'avais pas encore conscience de ma transidentité et bisexualité. Je me demandais juste pourquoi les couples non hétérosexuels n'avaient pas autant de droits que les couples hétérosexuels ? » Elle enchaîne : « Et puis, ce que je trouve injuste dans la loi sur la PMA, c'est le fait qu'on ne parle pas de nos parcours. Ont-ils prononcé une seule fois le mot « transgenre » à l'Assemblée ? Il faut prononcer les mots. Ce n'est pas une insulte, ce n'est pas un problème. Il faut verbaliser sinon on invisibilise. Et on ne peut pas débattre de quelque chose dont on ne parle pas. On existe et il faut que la société sache qu'on existe. Les opposants prétendent que c'est contre nature pour nous d'avoir des enfants. Ils sont persuadés dans leurs convictions qu'on n'est pas normaux... »

Ces années de reports en série, de fausses excuses et promesses mollassonnes constituent une violence inouïe à l'encontre de la commu-

nauté LGBTI+. Écartée du débat, a contrario du reste de la société qui ne se prive pas de faire part de son opinion. Un cauchemar qui a réduit à néant de nombreux espoirs et désirs de grossesse et de parentalité, sans que cela ne soit le fruit d'un choix. Car c'est bien là l'enjeu de cette lutte : avoir le droit, avoir le choix, avoir le droit au choix.

Au sein du militantisme trans, l'ex-président d'Iskis ressent une évolution dans les réflexions sur la transparentalité. Grâce à des exemples désormais visibles de couples homosexuels dont au moins un-e des deux partenaires est transgenre accédant à la parentalité. « J'y avais personnellement renoncé en entamant les démarches de ma transition. J'y repense depuis un an. Et ce n'est que le début. », sourit Elian. L'action de Matergouinités, visibilisant l'homoparentalité et la transparentalité, est à valoriser et à relayer. Pour déconstruire les imaginaires autour de la



© CÉLIAN RAMIS



famille nucléaire hétéronormée. Pour sortir du schéma binaire du modèle parental.

DES REVENDICATIONS FORTES !

Il n'y a pas qu'à la Marche des Fiertés que la population LGBTIQ+ milite pour l'obtention de droits égaux et pour le respect de toutes les identités. Mais ce jour-là représente l'occasion d'afficher et de scander haut et fort, dans l'espace public – lieu de fréquentes et régulières violences verbales, physiques et sexuelles envers les personnes LGBTIQ+ comme le rappelle les associations, dont SOS Homophobie qui publie chaque année un rapport chiffré à ce sujet – les revendications fortes et nombreuses. Parmi elles, l'ouverture de la PMA sans discriminations et dans les mêmes conditions pour tou-te-s, l'arrêt des opérations et médications d'assignation imposées aux personnes intersexes, la dépsychiatisation de la transidentité en France et son retrait de la liste des maladies mentales, un engagement conséquent des pouvoirs publics pour prévenir le mal-être et le suicide des personnes LGBTIQ+, l'interdiction des thérapies de conversion (lors du conseil municipal du 28 juin 2021, la Ville de Rennes a

déposé un vœu auprès du gouvernement pour que celui-ci y mette fin ; le centre et la droite ont refusé de voter), des politiques de santé garantissant l'accès aux soins dans le respect des besoins spécifiques des minorités sexuelles et de genre et des moyens pour les appliquer ainsi que l'accord systématique du droit d'asile aux personnes LGBTIQ+ exilées. « *La situation se dramatise grandement pour les personnes exilées ayant fui leurs pays en raison de leurs orientations sexuelles et/ou identités de genre. Des centres LGBT ont noté des refus « type », qui ne sont pas adaptés à la situation spécifique de la personne. Ces questions sont liées aux quotas et à la stratégie politique de Macron...* », appuie Elian Barcelo. Une pancarte affiche la critique : « France = pays des droits humains* - *Offre soumise à conditions », rappelant ainsi que toutes les vies comptent.

Et c'est bien cela que défend, entre autres, Nikita qui participait à sa « *première vraie pride depuis l'out* ». Deux ans auparavant, elle assistait à la Marche, en marge du cortège, précise-t-elle. « *C'est ça que j'ai envie de voir. Il y a des personnes torsées nus, il y a en fait tous les types*

LES TERFS ET LA TRANSPHOBIE

de corps, maigres, gros, cassés, handicapés... Il fait beau et on se sent safe. Moi, je m'étais bien maquillée et je portais une belle robe. Il y a, je trouve, un côté festif « désespéré ». Dans le sens où c'est ce jour-là qu'on peut s'afficher pleinement. Les corps des personnes trans sont encore considérés de nature hors norme dans la société. Là, on est au milieu de gens qui ne risquent pas de nous taper. Ça devrait être comme ça 365 jours par an ! », scande-t-elle.

En échangeant sur le sujet, un sentiment de colère l'assaille. Et sa colère est légitime. Des insultes homophobes et transphobes, elle en voit tous les jours : « *Il faut arrêter d'être surprise que les queer en aient marre. Si j'avais pu ne pas faire de transition, je ne l'aurais pas fait. Le ressenti que j'ai en moi, ce n'est pas un choix. La vie est déjà assez compliquée comme ça. Je veux juste des câlins. Moi aussi je pourrais être fâchée.* » Fâchée contre une société qui prive une partie de la population de ses droits. D'une société qui ne respecte pas les identités dans leur entièreté. D'une société qui considère certaines existences comme anormales. Et qui de fait les en exclut. Jusque dans la Pride...

Le 26 juin, c'est en Ile-de-France qu'avait lieu la Marche des Fiertés. Pour la première fois, elle s'est élancée depuis Pantin, en Seine-Saint-Denis, pour rejoindre la capitale. Un point de départ symbolique tout comme l'avait été le point de ralliement de la manifestation du 8 mars à Rennes, initié à Villejean, élargissant le parcours aux femmes des quartiers, souvent oubliées des luttes féministes. Ce samedi de célébrations des fiertés et de revendications politiques a néanmoins été marqué, à Paris, de banderoles lesbophobes et transphobes par un groupe de TERFs - trans exclusionary radical feminism - c'est-à-dire des militantes féministes n'acceptant pas les femmes trans dans la lutte pour les droits des femmes (elles s'opposent par exemple à l'emploi du terme « personnes menstruées » quand on aborde les règles ou « personnes sexisées » quand on parle des violences sexistes et sexuelles, pensant que l'on « décentralise » les femmes du sujet en incluant les personnes trans). « On a besoin de féminisme, pas de transition mutilante », peut-on lire dans le cortège. Vice-présidente de l'association Acceptess-T et co-fondatrice du





workation

média transféministe *XY Média*, Sasha déchire les pancartes et pour cela, est interpellée par la police qui photographie son titre de séjour et la somme de s'en aller, en l'avertissant qu'elle finirait au commissariat si elle était revue dans le périmètre de la Marche. Au magazine *Têtu*, elle déclare : « Aux personnes qui pensent que c'est un acte de violence d'arracher et déchirer les pancartes, je peux dire que je considère que des pancartes portant des messages de haine sont déjà un acte de violence, je les ai vécues comme une violence et donc, ma résistance à cette violence n'est rien de plus que de l'auto-défense. » Elle poursuit, déplorant que d'autres femmes la renvoient à sa « prétendue masculinité et virilité » : « En fait, je vis les violences des hommes et le sexisme depuis le début de mon adolescence et d'autant plus depuis ma transition. » Depuis, la militante est victime de nombreuses attaques, de cyber harcèlement en clair, sur les réseaux sociaux. Nikita soutient Sasha et réagit aux événements : « Les TERFs se trompent de cible à mon sens. La cible, c'est le patriarcat et le capitalisme. » L'injonction à

la féminité ultra normée s'impose et pèse fortement sur les femmes trans. « *Je ne crois pas du tout en la douceur féminine et tout ce qui constitue cette image d'Épinal. C'est un problème important de vivre en dichotomie. Je ne peux pas sortir sans me maquiller énormément. J'ai juste envie de vivre sereinement. Les personnes trans passent par la question de l'apparence. Pour moi, être femme n'est pas définissable. C'est mouvant. Ma femme à moi, elle est tout ce que je n'ai pas eu avant. Je me définis en tant que femme trans plutôt binaire, même si je pense que chaque personne a de la non binarité en elle.* », explique-t-elle.

CHANGER LE REGARD

Dans les représentations, on rame encore à sortir des carcans du genre. Qu'elles soient cinématographiques, littéraires, artistiques ou médiatiques, elles influencent la perception que nous avons de la société qui classe sa population en groupes d'individus. Que se passe-t-il quand on n'entre pas dans les cases ? Ou qu'une partie de nous ne figure pas dans la liste des critères

normatifs ? Scinder son identité : impossible. La militante écologiste, féministe et antiraciste, Priscilla Zamord, également conseillère municipale à Rennes et vice-présidente Solidarités, égalité et politique de la ville au sein de Rennes Métropole, nous en parlait il y a quelques mois, à l'occasion de notre Focus sur les révolutions féministes. Elle se qualifie de bretonne d'outre-mer et se revendique queer : « *C'est une identité hybride et je n'ai pas envie de choisir mon identité selon le jour de la semaine, ni ma lettre LGBTI...* »

On manque de modèles présentant les personnes LGBTIQ+ dans leur entièreté. Avant de réaliser *Ouvrir la voix*, documentaire dans lequel témoignent 24 femmes noires, françaises et belges, Amandine Gay a vécu les refus de financement de ces projets. Quand elle a voulu porter à l'écran, dans une fiction, l'histoire d'une femme noire lesbienne et sommelière, on lui a rétorqué qu'un tel profil n'existait pas. Bug du système qui ne peut concevoir l'accumulation des cases pensées comme hors de la norme.

À savoir : homme blanc cisgenre hétérosexuel valide bourgeois.

L'invisibilisation des personnes queer renforce par conséquent les stéréotypes que l'on intègre à leur propos. Des stéréotypes façonnés par un système basé sur une longue série de dominations. Sexisme, racisme, validisme, classisme... se mélangent et hiérarchisent les individus, échelonnant ainsi la prise en compte des vécus et ressentis. « *Les lesbiennes sont encore très invisibilisées. De partout. On a encore l'image de la lesbienne en marcel, qui regarde le foot et rote. C'est un cliché. Et on a aussi, très souvent, une image hypersexualisée. Vous tapez sur Google « Lesbienne », vous tombez sur du porno. Et le porno, ce n'est pas la réalité !* », regrette Bilamé. Elle est très active sur les réseaux sociaux pour justement rompre avec ces représentations stéréotypées. « *Je suis originaire d'une petite ville, Annecy, où il y a pas ou peu d'événements LGBTI. J'ai lancé Queer Gaies (en décembre 2019, ndlr), une micro-entreprise me permettant d'en organiser. Mais il y*



© CÉLIAN RAMIS

a très vite eu la crise sanitaire et je cherchais un moyen pour faire du contenu à destination des personnes qui participaient aux événements. Sur Tik Tok, ça a rapidement pris de l'ampleur et je me suis aperçue que les gens me suivaient moi. J'ai créé Bilamé – un pseudo clin d'œil à son prénom et son surnom – pour lutter contre les injonctions qui pèsent sur les femmes lesbiennes, en me demandant ce que moi j'aurais aimé avoir comme conseil. », explique-t-elle. Elle a 25 ans et affiche dans l'espace public son homosexualité : « Je tiens la main de ma copine, je l'embrasse. Mais il y a quelques années, je n'en aurais pas eu l'idée. Des lesbiennes qui ressentent de la peur, j'en ai tous les jours en message privé. » En cause, le manque de visibilité.

ÇA BOUGE, MAIS...

On peut se réjouir du succès de la Marche lesbienne, organisée à Lyon et à Paris les 24 et 25 avril, à l'occasion de la journée de visibilité lesbienne (26 avril). Mais dans les arts et la culture, leur présence est largement insuffisante. « On représente les lesbiennes dans les scènes de sexe. Quand on regarde La vie d'Adèle, ce n'est pas réaliste. On grossit le trait. Elles ne sont pas

les sujets d'histoires intéressantes. Alors, on s'identifie aux couples hétéros, par manque de représentation. », précise la militante. Un jour, elle découvre la série *The L Word*, créée par Ilene Chaiken en 2004, qui met en scène des femmes lesbiennes, bisexuelles et transgenres et racontent leurs histoires d'amour et de sexe. « C'était tout ce que je pensais dans ma tête ! Mais avant ça, je n'avais pas conscience que ça existait. Ça a un vrai impact sur les sexualités des jeunes. », s'enthousiasme Bilamé.

De son côté, Nikita cite la série *Sense8*, créée par Lana et Lily Wachowski en 2015, sur Netflix. « À l'époque, j'avais peu conscience du monde LGBTI. Pour moi, c'est une série feel good. Les personnages sont là parce qu'ils existent. », souligne-t-elle, sans oublier de citer l'actrice trans Jamie Clayton qui dans la série incarne Nomi Marks, une femme trans, blogueuse et hackeuse, en couple avec une femme noire. À l'instar de la comédienne, la musicienne n'en peut plus « de voir les personnes cis jouer les personnes trans, c'est très inapproprié. » Selon elle, ça bouge, ça évolue. « Entre la fin d'Ace Ventura (et sa scène transphobe) et

Sense8, en passant par *Orange is the new black* (créée par Jenji Kohan en 2013 sur Netflix, ndr), série très queer avec des lesbiennes et une femme trans, on a fait du chemin. Mais ce qui se passe à la télé et au cinéma traduit ce qui se passe dans la société : les personnes trans constituent encore aujourd'hui une minorité opprimée. », signale Nikita. Elle poursuit : « Un enfant blanc a plein de personnages pour se construire. J'aimerais porter le costume de *Super Trans Woman* ! Qu'on puisse nous créer une mythologie de pop culture qui nous permette de nous construire. C'est en cela que la représentation est utile aussi ! »

Montrer des identités plurielles. Proposer autre chose. Faire exister le monde queer en dehors des espaces dédiés et militants. C'est ce qu'elle fait dans l'univers pop rock avec Vicky

Veryno. Un cri du cœur : « Plus on avance, plus j'ai envie de radicaliser mes positions et je sais que ça peut m'invisibiliser. » Un cercle vicieux qui devrait pourtant être un cercle vertueux si seulement on ne résistait pas constamment à la remise en question de nos privilèges. « Mais comme on casse les codes en n'étant pas dans la moule du patriarcat, on nous décrédibilise, on est traitées d'hystériques en tant que féministes. Il n'y a rien qu'à voir Alice Coffin... Son livre *Le génie lesbien* n'a rien de choquant. Elle dit simplement tout haut ce qu'on pense tout bas. Ils l'ont pourri ! Ils n'ont pas respecté cette femme ! On leur fait peur. Ils ont peur de ne

L'injonction à la pédagogie

Compliqué à comprendre. Compliqué à suivre. Ce sont des phrases que l'on entend souvent quand on aborde les thématiques LGBTQI+ en société. Parce qu'aujourd'hui, on emploie de plus en plus les termes appropriés. On ne parle plus de transsexualité ou de travestissement, on parle de l'intersexuation, on ouvre le champ des possibles concernant le genre en ne le limitant désormais plus à la binarité, on inclut davantage les personnes non binaires dans la bisexualité en parlant de pansexualité... Les gens – majoritairement cisgenres, hétérosexuels, binaires – se sentent paumés et réclament un effort de pédagogie, allant jusqu'à faire peser cette injonction sur les personnes concernées. Premièrement, elles

n'ont aucune obligation à expliquer chaque terme et à justifier leurs vécus et ressentis. Deuxièmement, il faudrait peut-être leur donner davantage la parole et écouter leurs propos (le coming out d'Elliot Page était puissant, mais il ne suffit pas à lui seul à révolutionner les mentalités). Troisièmement, ce n'est pas si compliqué de chercher et de nous renseigner par nous-même...

On peut commencer par les réseaux sociaux, par exemple, qui fourmillent d'informations à travers des comptes de vulgarisation (tout comme certaines chaînes YouTube). Et puis s'intéresser aux vécus relatés dans les arts et la culture. Lire des BD comme *Appelez-moi Nathan*, de Catherine Castro et Quentin

Zuttion, *Je suis Sofia* de Céline Gandner et Maël Nahon ou encore *Transitions – Journal d'Anne Marbot* d'Elodie Durand, toutes les trois basées sur des histoires vraies et des témoignages de personnes concernées, regarder les documentaires *Petite fille* de Sébastien Lifshitz ou *Entre deux sexes*, de Régine Abadia. Toutefois, on constatera ici que rares sont les artistes cités ci-dessous qui sont définis LGBTQI+.

Farfouiller au sein de la toile, des musées, des librairies, bibliothèques et médiathèques. S'intéresser. Multiplier les sources et les ressources pour entendre les points de vue et développer un regard critique sur qui produit les œuvres et qui les diffuse.



plus avoir de place si nous on prend la notre. Il faut continuer de manifester, de militer : on a une place dans la société, on a notre place dans la société ! Il faut que nous soyons visibles ! », s'écrie Bilamé.

LE CIS GAZE DANS LE VISEUR

Les représentations artistiques, culturelles et médiatiques proposent une vision restreinte de la société. En cela, elle exclut tout un pan de la population présentée comme marginale. Ce qui crée des écarts entre les individus et fige les personnes LGBTI+, la plupart du temps, dans des parcours de souffrance, ayant pour seule possibilité d'exister la difficulté à s'accepter, à s'aimer. Le collectif Représentrans œuvre pour de meilleures représentations des transidentités et non binarités. Les membres de l'équipe définissent sur leur site la notion de cis gaze, en s'appuyant sur les écrits de Galen Mitchell, écrivaine et musicienne, et de Julia Serano, chercheuse et militante trans-bi. « *La première écrit en 2017, dans TransSubstanciation, que le « cis gaze fait référence aux moyens mis en œuvre pour présenter les personnes trans' comme si elles existaient uniquement pour satisfaire le voyeurisme des personnes cis et pour les divertir.* » La seconde souligne notamment, dans son Manifeste d'une femme trans, que cette vision tend à naturaliser les identités cis et à artificialiser les identités trans. », peut-on lire, ajoutant

que « le cis gaze est un regard systémique » qui a « une réelle influence sur la manière dont les personnes trans' ont conscience de leurs corps et de leurs apparences qui sont constamment épiées à travers le cis gaze. » Un regard intériorisé par les personnes trans, qui « cristallise des comportements violents, fétichisants, menaçants et globalement stigmatisants. »

On retrouve là les mécanismes à l'œuvre dans le male gaze théorisé en 1975 par Laura Mulvey et dénoncé par les militantes féministes et lesbiennes. En clair, les individus sont imprégnés des inconscients patriarcaux et capitalistes qui infusent dans toutes les sphères de la société. Ainsi, les stéréotypes, tant qu'ils ne sont pas conscientisés et déconstruits, biaisent nos regards et orientent la projection de ceux-ci dans nos quotidiens. Dans le système binaire, hommes et femmes peuvent être influencé-e-s par le male gaze et le cis gaze. Au cinéma, à la télévision, dans la littérature, la peinture, la bande dessinée, la musique, les médias, etc. nous reproduisons l'objectification des femmes, personnes LGBTI+, personnes handicapées, personnes racisées... Le problème étant que la majorité des œuvres grand public sont dictées par les personnes blanches, cisgenres, hétérosexuelles, valides, ayant accès aux postes à responsabilité et aux espaces de décisions et de représentations.

POUR UNE AUTRE REPRÉSENTATION

Alors oui, on pourra toujours citer *Le portrait de la jeune fille en feu*, de Céline Sciamma, et *Sex education*, de Laurie Nunn, ça reste maigre comme références. Il faut les multiplier à travers les personnes concernées. S'ouvrir à une esthétique dans laquelle les corps en transition exécutent des mises en scène tirées du quotidien, où la banalité se revêt de couleurs vives, c'est la proposition de l'artiste non binaire Laurence Philomène.

Dans son œuvre, « ces activités (repas en sous-vêtement, échange d'un joint, prise hormonale, sieste au soleil, etc.) ont muté, elles questionnent la binarité de l'identité de genre. », commente La Chambrée – co-production de Crab Cake, Corporation et du Collectif Contre-feux et espace d'exposition vivant, intimiste et convivial – à Rennes, qui accueille en son sein l'exposition « Arrêt sur image », composée des photographies de Laurence Philomène et de Marie Rouge, artiste articulant son travail autour du portrait et du reportage, s'intéressant particulièrement aux femmes et au milieu LGBTI+. Parce que comme l'analyse le philosophe Paul

B. Preciado, « le corps est la chose la plus politique et la plus publique qui soit », les clichés accrochés constituent « une façon de plus de refuser les interprétations pathologisantes ou pathétiques des vécus queer, les récits dramatiques auxquels ils sont trop souvent confinés (entre autres, par le cinéma, la télévision, la littérature). Nous voulons croire que les regards que nous jettent ou nous refusent les sujets à l'image sont peut-être tournés vers cet autre film, alternatif, que construisent des pratiques que celles de Marie Rouge et Laurence Philomène. »

En juin dernier, le comédien et réalisateur Océan a diffusé la saison 2 « En infiltré-e-s » de sa série documentaire éponyme sur la plateforme Slash de France TV. Il explique à *Fraiches* : « J'ai été filmer des personnes trans, intersexes, non binaires de mon entourage. Je pense que c'est très important la visibilité pour les personnes LGBTI+, les trans en particulier, parce qu'on est souvent le parent pauvre de la commu'. Je pense qu'aujourd'hui en France, les gens connaissent très peu de personnes trans. Dans la vie quotidienne, il y a encore beaucoup de



© CÉLIAN RAMIS



préjugés sur la transidentité, les non binaires, les gens comprennent pas bien. C'est pour ça que dans la saison 2, j'avais vraiment envie d'aller voir plein de gens, avec des parcours spécifiques. Ça reste très positif. J'ai voulu montrer des gens qui avaient beaucoup de force, beaucoup d'énergie, beaucoup d'humour. Ce n'est pas du tout larmoyant parce que c'est vrai que la représentation des personnes trans souvent elle est hyper « oh, les pauvres petits chatons qui s'en sortent pas et qui souffrent et qui vont mal, ils ont un problème parce qu'ils sont trans ». Moi je dis on n'a pas de problème, être trans est une expérience extraordinaire, par contre ce qui est dur, c'est la transphobie qu'on subit. »

Sortir du voyeurisme, écouter les récits, prendre en compte les existences. Ne pas banaliser les propos et spécificités des personnes LGBTIQ+ mais les rendre sujets dans leur entièreté et pleinement citoyen-ne-s en octroyant les mêmes droits à tou-te-s (et en les respectant, évidemment...). « Je rêve que le queer devienne un non sujet ! », confie Nikita, qui ponctue : « Je suis une musicienne avant d'être une meuf trans bi. »

ÉCRIRE D'AUTRES HISTOIRES

On le sait, l'Histoire est écrite par les hommes pour les hommes. Le patrimoine n'est que trop peu teinté de couleurs et les récits alternatifs échappent à ce qui devrait pourtant constituer l'héritage culturel commun. En introduction du premier tome de *40 LGBT+ qui ont changé le monde*, Florent Manelli écrit : « Cet ouvrage aborde également la question de la mémoire LGBT+ et des archives éparpillées un peu partout en France, peu visibles et encore si peu accessibles. Cette mémoire est terriblement essentielle car elle prouve que les luttes LGBT+ ont un passé, qu'elles ont existé et que nous avons existé, écrit l'histoire, nous nous sommes battus et avons lutté pour nos droits. Les ar-

chives participent aussi à la construction d'une identité, à la façon dont chacun peut se définir au monde et aux autres. »

Au total, l'illustrateur brosse le portrait de 80 activistes, personnalités, célèbres ou inconnues, qui, à leur échelle font ou ont fait avancer le mouvement LGBT+. Parmi ces personnes, figurent Marsha P. Johnson, Jean Chong, Hanne Gaby Odiele, Mykki Blanco, Harvey Milk, Hande Kader, Marielle Franco, Laverne Cox, Monique Wittig, Sylvia Rivera, Audre Lord ou encore Janet Mock. Personnes trans, intersexes, travailleuse-s du sexe, non binaires, lesbiennes, bis, gays, issu-e-s de toutes les origines et classes sociales... Tou-te-s ont participé à l'évolution des droits et des mentalités. Pourtant, dans nos bouquins d'histoire, dans nos cours d'instruction civique, lesquels de ces noms avons-nous entendu ? Quelles trajectoires ont été étudiées ? Lesquelles ont été balayées, minorées, méprisées ? « Dans beaucoup de mouvements, les lesbiennes sont invisibilisées. Alors qu'on a été hyper présentes ! Par exemple, les lesbiennes ont beaucoup donné leur sang pour aider la lutte contre le VIH aux Etats-Unis et ça, on oublie de le dire ! », rappelle Bilamé.

Tout comme on les a longtemps écartées des luttes féministes des années 70 et 80 alors qu'elles y ont largement participé, comme l'a démontré FÉÉRIE à Rennes (les circulations militantes des lesbiennes et leur lien avec les associations féministes sont également étudiées en ce moment à Toulouse et Dijon). À Paris, même problème. Les Gouines Rouges, d'abord affiliées au Front homosexuel d'action révolutionnaire dont elles souhaitent combattre la misogynie, puis au MLF, sont invisibilisées dès lors que la pensée se radicalise : on revient à *La pensée straight* de Monique Wittig, interrogeant la binarité du système hétérosexuel. La militante

« Dans beaucoup de mouvements, les lesbiennes ont été invisibilisées. Alors qu'on a été hyper présentes ! Mais on oublie de le dire... »

« En soirée, je me faisais beaucoup embêter par des hommes parce que je suis lesbienne. Je tolérais pendant un temps maintenant je ne supporte plus. »

et autrice écrira même que « *les lesbiennes ne sont pas des femmes* ». Comprendre ici que la construction « femme » ne prévaut que dans le cadre hétérosexuel. L'idée du féminisme en tant que théorie et du lesbianisme en tant que pratique dérange. On rend le discours minoritaire. On les fait taire. Leur participation à l'évolution des droits des femmes, concernant la contraception, l'avortement, la lutte anticapitaliste, la liberté à disposer de son corps, l'accès à la santé, etc. n'est que très peu visible dans l'histoire des luttes.

Heureusement, des initiatives diverses les réhabilitent dans l'Histoire, comme le fait notamment Queer Code en relatant les parcours de vie, engagement, résistances, chemins d'émancipation des femmes ayant aimé des femmes, qu'elles furent cisgenres ou transgenres, durant la Seconde guerre mondiale. Et des collectifs se mobilisent pour valoriser les personnes LGBTI+ dans les arts et la culture. À Rennes, l'an passé, deux labels indépendants, féministes et LGBTI+ ont vu le jour : Elemento Records et Black Lilith Label. L'objectif : déconstruire le sexisme et les LGBTIphobies qui nourrissent les imaginaires populaires et collectifs, et permettre aux artistes sexisées d'accéder aux scènes, festivals et circuits de diffusion.

DES ESPACES SAFE

Qu'on l'appelle non mixité, mixité choisie ou entresoi, peu importe. Elle est un outil de soutien et d'émancipation pour les personnes qui en ont besoin. Elle permet d'échanger autour des vécus et ressentis, de sortir de l'isolement, de conscientiser les discriminations comme composantes d'un système oppresseur et parfois de se sentir en sécurité, là où ailleurs ce n'est pas possible. En créant Queer Gaies, Bilamé propose un espace safe aux minorités sexuelles

et de genre à l'occasion de pique nique, sorties en boîte de nuit (quand elles étaient ouvertes et non soumises au pass vaccination...) ou autres événements culturels. « *Pour l'instant, c'est un peu à l'arrêt à cause du covid. Je déménage à Bordeaux et je ne sais pas encore si je décale tout là bas ou si je laisse la micro entreprise à Annecy, je verrais. Ce qui est sûr, c'est que je veux reprendre les activités mais je veux avoir la certitude de pouvoir faire quelque chose de safe. Je veux réunir les personnes de ma communauté, pas créer un cluster...* », rigole-t-elle.

Elle poursuit : « *Je trouve que c'est cool de se réunir entre nous, on a des choses en commun, des vécus en commun. J'avoue que je déserte un peu les bars et boîtes hétéros. Si j'ai le choix entre un bar hétéro et un bar LGBT, c'est bien simple, j'irais au bar LGBT. Je nous vois comme une famille. Il y a un lien de sororité, d'adelphité.* » Parce qu'en tant que femme lesbienne, quand Bilamé sort dans un espace non dédié, elle est régulièrement victime de remarques ou de comportements intolérables. « *Je suis dans l'hypersexualisation H24 dans les lieux hétéros. En soirée, je me faisais beaucoup embêter par des hommes, parce que je suis lesbienne. Je tolérais pendant un temps et maintenant je ne supporte plus. Les mecs qui me touchent le cul parce que j'embrasse ma copine, me parlent de plan à 3, veulent me forcer à avoir un rapport en me disant que je suis lesbienne parce que j'ai pas connu le bon... Stop ! Et ça n'arrive pas qu'à moi. C'est relou et c'est tout le temps. Quelques semaines avant la crise sanitaire, un mec est venu me montrer son érection parce que je venais d'embrasser ma copine... Alors oui, en soirée, je préfère être avec des gens qui comprennent et qui partagent un esprit adelphe. Je ne vis pas dans une utopie, je sais que toutes les personnes LGBTI ne sont pas bienveillantes.*



Mais je n'ai jamais eu d'embrouille dans le milieu queer. », conclut la militante.

Quand on est agressé-e, discriminé-e, méprisé-e, insulté-e, relayé-e à la marge au quotidien, les espaces safe permettent de souffler et de considérer que le problème n'est pas personnel mais bien collectif. Intégré à un système qui hiérarchise et priorise les existences. Parler, discuter, être simplement soi, réfléchir ensemble à des biais d'émancipation et des chemins de déconstruction, trouver de l'aide, temporairement ou régulièrement, écouter les récits des un-e-s et des autres, les mettre en partage et en résonance avec son propre vécu... ça fait du bien. Et c'est tout aussi important que les actions publiques et les manifestations, comme les Marches lesbiennes, les Marches des Fiertés, l'ExiTransInter – manifestation existant depuis 1997 sous la dénomination ExiTrans jusqu'en 2019, elle lutte contre la psychiatrisation des personnes trans et les mutilations génitales des personnes intersexes – ainsi que les journées du souvenir trans, journée mondiale contre l'homophobie, la biphobie et la transphobie ou encore la journée de la visibilité lesbienne et la journée

de la visibilité bi. Sans oublier l'importance des réseaux sociaux dans l'évolution des mentalités. Sur Instagram, particulièrement, qui voit fleurir des comptes notamment dédiés à la pédagogie autour des droits et existences LGBTI+. On peut citer entre autres le compte de Lexie, Aggressively Trans (dont on recommande la lecture de son livre *Une histoire de genres – Guide pour défendre et comprendre les transidentités*), de intersex.info, Malo, ou encore celui de Bilamé, Parlons lesbienne, il y en a une multitude. Autour de la transidentité, de l'homoparentalité, de l'accès à la santé, des personnes intersexes, de l'intersectionnalité, etc. Une manière de casser les clichés et d'afficher la pluralité des identités et des orientations sexuelles. De visibiliser les spécificités de la communauté LGBTI+. Pour prendre en compte leurs récits, leurs revendications et intégrer dans la société des représentations singulières, variées et contrastées. Faire évoluer les mentalités et les droits. Briser les normes, s'en affranchir. La quête de toute une vie. Alors autant la vivre en adelphité.

LES VOIX DE LA MARGE

Ici, il n'est pas question de frangipane ou de fève. La galette des reines dont parlent Camille Kerdellant et Rozenn Fournier dans le spectacle éponyme, elle n'entre pas dans les bonnes mœurs de la tradition chrétienne. Elle a le goût de la désobéissance et le parfum de l'anticonformisme. Elle ne nous ramène pas à notre enfance, non, elle nous offre le partage de vécus que l'on n'entend trop peu parce que, ne rentrant pas dans les cases normatives de la condition féminine, ces voix dérangent...



© CÉLIAN RAMIS

Soraya a 56 ans, elle s'est mariée jeune. Avec un truand. Elle, elle ne participait pas mais elle voyait tout. « *Je suis devenue plus forte que lui.* », rigolait-elle. Voler, travail de longue haleine, ça lui donnait des palpitations. Ça la rendait heureuse. Ça marchait bien. À l'époque, on faisait ça propre, la filature prenait du temps, alors qu'aujourd'hui, elle déplore le foutoir que les casseurs laissent derrière eux. Elle a eu trois enfants avec trois hommes différents. Et puis, la prison. Elle se souvient d'une permission

où elle était allée se chercher une fameuse galette. Elle n'est pas rentrée à l'heure, on lui a prolongé sa peine, son fils lui en a voulu : « *Là, je me suis dit qu'il fallait arrêter.* » MéliSSa a 47 ans, touche l'Allocation aux Adultes Handicapés et a été prostituée « *par intermittence* ». À l'époque, elle était héroïnomane et a été influencée par deux femmes droguées qui, la nuit, se prostituaient : « *Ce qui m'a charmé, c'est leur côté indépendant. Même si elles avaient des relations amoureuses à côté, elles avaient un côté*

indépendant. » Pour elle, « *chaque nuit est une histoire que tu vis différemment mais toujours dans le même rôle.* » Braquer des gens, ça n'a jamais été son truc, ça lui a toujours renvoyé un sentiment de culpabilité. « *Moi, les cambriolages, c'était vraiment que pour l'aiguille dans le bras !* », précise-t-elle, avant de reprendre une bouchée de gâteau au chocolat, tandis que son thé infuse.

RECIT DES AFFRANCHIES

Face à face, chacune devant son micro et son goûter, Rozenn Fournier et Camille Kerdellant jouent de leurs voix et de leurs talents pour nous faire entendre les parcours et les propos de Soraya et de MéliSSa, ce mardi 22 juin à l'Hôtel Pasteur. Plus tôt dans la journée, c'était ceux de Viviane et de Juliette que le public du festival Mythos avait pu découvrir. Des témoignages que les deux comédiennes de la compagnie KF ont fidèlement retranscrits de l'écoute de trois reportages audio, non fictionnels. Après *Griséldis Real* ou *la passe imaginaire*, *Les amantes* ou encore *De Violette à Simone*, le duo nous invite à nouveau à interroger les assignations et injonctions ordonnées par la société patriarcale. Ici, on écoute les récits de femmes mises à la marge parce qu'elles ne collent pas au modèle attendu, parce qu'elles ne collent pas à la norme. Sans jugement, elles interprètent les paroles de celles qui ont emprunté d'autres trajectoires et qui

racontent leurs vécus et ressentis avec sincérité et authenticité. Amours, sexualités, familles, rapport à la drogue et surtout, revendication de leur indépendance. « *J'ai peur de m'ennuyer dans une vie normale...* », confie MéliSSa, rejointe par Soraya : « *J'ai beaucoup voyagé, j'ai aimé cette vie, c'était peut-être une vie de marginale mais j'ai aimé !* » Et puis, il y a les silences, les rires, les respirations, les intonations, qui en disent long sur les personnalités de ces reines qui s'affranchissent du regard moralisateur et du politiquement correct pour naviguer librement en eaux tumultueuses dans lesquelles elles se laissent glisser, apprenant par elles-mêmes à vivre avec les moyens du bord. Elles font du canot de survie leur voilier de croisière. Elles suivent leurs envies, elles suivent leurs besoins, les embuches font partie de la vie et elles s'en débrouillent. Leur prise de parole, comme un geste fort, vient s'ajouter au récit singulier des femmes plurielles. Absorbé-e-s par la musicalité de la désobéissance, on les écoute.

La compagnie KF signe avec *La galette des reines* une pièce majeure dans la compréhension de notre époque, donnant à entendre des témoignages de femmes qui se livrent, sans les fantasmer, sans les idéaliser, sans les réduire à la case immuable d'héroïnes ou de criminelles.

L'INFO FÉMINISTE,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

À lire aussi sur



TABLETTES et MOBILES !

JESSIE MAGANA

TISSEUSE DE LIENS

C'est une histoire de femmes, de générations et de luttes que Jessie Magana relate dans le roman jeunesse *Nos elles déployées*. Coco, Solange et Sido en sont les trois protagonistes et à travers elles, ce sont des époques et des intimités qui sont dépeintes au fil des pages d'un livre résolument féministe. À l'image de son autrice. Engagée et militante, elle signe ici un récit puissant et réaliste, des années 70 à aujourd'hui.

1974. À 15 ans, Solange manifeste aux côtés de sa mère Coco et de ses copines du MLF – Mouvement de Libération des Femmes. Les féministes revendiquent le droit de choisir. Avoir un enfant, si elles veulent. Quand elles veulent. Elles sont galvanisantes les actions collectives dans l'espace public. Et puis, il y a les discussions animées sur les droits des femmes, les soirées à observer son sexe miroir et lampe de poche en main, les stratégies à venir... La vie en communauté, entre femmes, les relations sexuelles, la déconstruction de l'hétéronormativité. Pour Coco, c'est l'occasion de s'affranchir des codes et de vivre pleinement sa relation avec Sylvie. Pour Solange, c'est la découverte du désir, du plaisir, de l'amour mais c'est aussi le tiraillement entre son milieu familial, marginal et libre, et le modèle omniprésent d'une société bien plus conventionnelle. Entrer dans le moule ou embrasser la cause. Se construire, se rebeller, se révolter, s'inventer, se perdre en chemin, agir. Trouver sa voie. Assumer qu'elle ne soit pas celle attendue. 2018. À 15 ans, Sido reprend le flambeau et éprouve l'exaltation de l'activisme. Les Gilets jaunes, les blocages, l'écologie, la lutte

anticapitaliste... Au-delà de son héritage, la jeune femme s'applique avec les moyens du bord et les nouveaux modèles d'expression à déterminer le sens de son existence et de ses combats.

PLURALITÉ ET SORORITÉ

« *Je suis dans une posture d'observatrice.* », nous dit l'autrice Jessie Magana. Elle se qualifie de trait d'union entre les générations. Parce qu'elle a grandi « *dans le creux de la vague* », ce qui ne l'a pas empêchée de développer sa conscience féministe et antiraciste. « *Le particularisme des femmes d'autres pays passait à la trappe. C'était l'époque du féminisme universaliste.* », commente-t-elle. Elle ne s'y reconnaît pas. L'émancipation ne peut s'écrire au singulier. Il faut écouter et prendre en compte les spécificités de chacune. « *Quand plusieurs voix s'expriment et débattent, ça vit, c'est ça qui est bien.* », s'enthousiasme l'écrivaine. Dans *Nos elles déployées*, elle nous invite à les entendre, ces voix, et nous offre l'opportunité de goûter à leurs quotidiens, leurs réflexions, leurs forces et leurs failles. On s'imprègne de ces ambiances bouillonnantes et passionnées, on vit l'extase mais

LES DISCRIMINATIONS EN QUESTIONS

Comment est-il possible de se moquer d'une personne handicapée ? Comment devient-on raciste et sexiste ? D'où viennent les discriminations ? Toutes ces questions posées par les enfants ont servi de point

de départ à Jessie Magana qui, fin février, publiait aux éditions Fleurus l'ouvrage jeunesse *Tous différents mais tous égaux ? et toutes les questions que tu te poses sur le sexisme, le racisme et bien d'autres discriminations*.

L'autrice décortique par la racine le sens des mots qui prennent vie dans des situations du quotidien, illustrées en saynettes par Clémence Lallemand. « *Je pense qu'on peut tout dire aux enfants. Tout dépend de la manière dont*



© CÉLIAN RAMIS

aussi la peur et la colère, on voyage en Algérie avec Assia, Yasmine et Atina, on prend part à leurs vécus, leurs souffrances et leurs victoires. C'est comme si Jessie Magana décrivait l'envers du décor. Elle y ajoute des nuances de couleurs, dépeint des zones d'ombres, donne du corps et de la complexité au tableau. Comme Sido devient les yeux de Coco, l'autrice partage les siens. On plonge dans son regard tout en sororité dans lequel se reflète la pluralité des identités et des possibles.

SOCIÉTÉ ET INTIMITÉ

« *L'injonction d'être parfaite en tant que femme se prolonge dans l'injonction d'être une bonne féministe.* », constate-t-elle. La question de la

contradiction quand on est militante féministe est essentielle dans le roman de Jessie. La construction des deux adolescentes, en miroir l'une de l'autre à des époques différentes, vient nous interpeler de manière plus globale. Il est question d'intime, de corps, de sexualités, de consentement, de conflits, de violences et de non dits. Les luttes féministes opèrent en toile de fond permettant d'aborder des sujets profondément humains, à l'instar de la construction de soi, de la parentalité et de la relation à la mère, et d'explorer d'autres manières de présenter la société et celles qui en constitue la majorité. Un récit intense qui nous subjuge de par la qualité d'écriture et la force du réalisme !

| MARINE COMBE

on le fait. Dans le livre, on ne fait pas l'impasse sur les violences. Vu le nombre de stéréotypes, de discriminations, de violences sexuelles, de racisme, etc. il est important d'utiliser des mots précis qui n'édulcorent rien du tout. Par exemple, je n'emploie plus le terme « migrants », je parle

de personnes exilées. », explique Jessie Magana. A partir des interrogations très générales des enfants, le livre balaye la multitude de discriminations existantes, dévoilant le lien entre elles, mais surtout montre que chacun-e à son niveau peut lutter pour l'égalité.



EN BONUS !

Dans *Park palm ruins*, Pamina de Coulon aborde la question de notre retour cyclique aux jardins et de la reprise en main de nos moyens de subsistance. Dans *Houphouhou ou pouhpouh-pouh*, Marion Delabouglise interprète une conférence écoféministe et artistique sur, entre autres, le lait de ses seins et le mot salope. Dans *Cactus*, Cécile Fraysse emmène les enfants dès 2 ans dans un conte initiatique qui suit une louve née sans dents dans une fleur de cactus. Et ça, ce n'est qu'un aperçu de la programmation de la 8ème édition de Bonus, festival organisé par le Théâtre de Poche à Hédé-Bazouges, du 24 au 29 août.

À VOIR-

- La compagnie Quidam Théâtre adapte sur les planches le livre d'Anne Lecourt, *Les Discrètes, paroles de bretonnes*. Le 18 juillet, à 21h au théâtre Cha-teaubriand à Saint-Malo.

EN CHIFFRE

- 4 août : sortie du film *Secret de famille*, de Cristiane Oliveira, dépeignant le portrait d'une jeune fille dans la quête de son identité et la découverte d'un amour lesbien.
- Braderie musicale le 17 juillet, au Jardin Moderne de Rennes.

MOTHER OF DRAGONS

Focus sur les Langues de Feux jusqu'au 1er août aux Ateliers du Vent, à Rennes. Le 2 juillet, La Collective, en collaboration avec différent-e-s artistes et structures, proposaient une performance intitulée *Mother of dragons*, un festival féministe de barbecues DIY. Domaine que l'on associe encore à la virilité... Artistes, habitantes, étudiantes ont été invitées à créer, seules ou à plusieurs, des objets qui servent à cuisiner au feu mais aussi à partager des recettes, des récits et savoir faire.

NOUS SOMMES
FORT-E-S, FIÈR-E-S,
FÉMINISTES ET RADICALES
ET EN COLÈRE !



© CÉLIAN RAMIS

**QUÊTE
INITIATIQUE**

Les cultures ancestrales d'Amérique du Sud sont à l'honneur dans *Chasca et la montagne sacrée*, un spectacle de marionnettes présenté par la structure rennaise Monopulpo Art, au Triangle le 25 mai, dans le cadre de Rennes au pluriel.

Chasca grandit dans un village des Hautes Andes. Toujours accompagnée de son lama, elle danse et rit du matin au soir. Quand son acolyte tombe gravement malade, elle demande de l'aide à Mama-cha, sa grand-mère, qui lui raconte la légende d'un grand esprit vivant dans la montagne sacrée sous la forme d'un rocher autour duquel pousse une fleur carrée, capable de tout guérir. Voyager seule la terrifie, tout comme la nuit noire, et pourtant, Chasca s'élance sur le chemin de la montagne sacrée.

LA FORCE DU COEUR

Tout au long de sa quête, elle va devoir surmonter ses angoisses. Que ce soit en croisant le condor Hanan Pacha, représentant du monde d'en haut et des esprits, le puma Kay Pacha, représentant du monde terrestre et des humains ou encore le serpent Uku Pacha, représentant du monde d'en bas, des morts et de ceux qui vivent sous la terre et la mer. « *J'ai pas peur, j'ai pas peur !* », se répète-t-elle, en chantant et en dansant. Jusqu'à

sa rencontre avec le mythique Wiracocha, au sommet de son périple. Premier opus d'un cycle dédié aux cultures ancestrales, *Chasca et la montagne sacrée* mêle croyances animistes des tribus amérindiennes et récit initiatique, inspiré de récentes découvertes archéologiques témoignant de la gouvernance des femmes de grand pouvoir sur certaines sociétés andines. Ici, la petite fille, bravant peurs et doutes pour son lama dont elle écoute et entend la musique de son âme, devient une puissante guérisseuse.

Au-delà de la finalité, c'est surtout le parcours et l'affirmation de soi qui importent. L'histoire est simple et ce qui la sublime, c'est la chorégraphie et l'esthétique de ces marionnettes, fabriquées avec talent par Monopulpo Art, mises en scène par la scénographe Véronique Villedieu et articulées par Karen Araneda, danseuse, marionnettiste et anthropologue chilienne, et Carlos Alayo Caminiti, marionnettiste et peintre péruvien, co-créateur avec Marie Mesnil en 2010 de la structure.

| MARINE COMBE

FABULATEUR, L'HIPPOCAMPE ?



Nous aurions du le voir en mars 2020 et c'est finalement un an plus tard que nous avons eu le plaisir de découvrir *Le cœur de l'hippocampe*, au Diapason à Rennes, lors de la Semaine du cerveau. Un spectacle qui n'a pas cessé depuis le 19 mars dernier de nous agiter les neurones.

Il est troublant ce spectacle. *Le cœur de l'hippocampe*, c'est la nouvelle création de la compagnie La mort est dans la boîte. À l'origine du projet, Laure Fonvielle, metteuse en scène et costumière, et Ronan Mancec, auteur et pour l'occasion comédien.

La perte de mémoire a frappé leurs pères avant leurs décès et a nourri, des années plus tard, la volonté et la nécessité de comprendre. Et donc d'enquêter sur l'organe le plus mystérieux et complexe du corps humain.

Le duo nous emmène dans les méandres du cerveau dans un théâtre documentaire bouleversant, drôle et intime, pédagogique et ludique, et surtout sensible et poétique. Jamais tire-larmes et pourtant, on en a versé. Parce que les propos résonnent en nous. Dans les vécus et/ou dans les peurs de cet inconnu, de cet énigmatique appareil qui façonne notre mémoire, nos souvenirs et la manière dont nous racontons les histoires. Le duo s'en réfère à l'autrice franco-canadienne Nancy Huston et son essai *L'espèce fabulatrice* : « Notre mémoire est une fiction. Cela ne veut pas dire qu'elle est fausse mais que, sans qu'on lui demande rien, elle passe son temps à ordonner, à associer, à articuler, à sélectionner, à exclure à oublier, c'est-à-dire à construire, c'est-à-dire à fabuler. »

LA MÉMOIRE SUR LES PLANCHES

C'est là tout le propos. C'est là toute l'intrigue. Sur scène, Ronan Mancec se livre. Il grandit dans le Finistère, en pays bigouden. En 1999, il a 15 ans et il ne parle plus à son père. Pourtant, ce jour-là dans la cuisine, ce dernier le regarde et tente d'engager la conversation. « Je ne réponds pas. », dit-il. « Ronan, j'ai quelque chose à te dire... »,

« C'est vital de se raconter des histoires ! On en a besoin, de se raconter nos liens d'amour, d'amitié, etc. »

rétorque son père. On plonge, suspendu-e-s à ses lèvres. Derrière lui, Sophie Renou, Yoan Charles et Laure Chartier tentent de reconstituer de manière factuelle les ingrédients de cette mémoire épisodique. On passe d'une scène extraite du dessin animé *Dory* à une danse pleine de tendresse, à un diner en famille, une musique de jeunesse... Tout ça, entrecoupé de vraies fausses révélations dont le but n'est pas de démêler la vérité mais de nous présenter des réalités plurielles et personnelles et illustrées le fonctionnement du cerveau, en nous interrogeant sur nos identités.

Ici, il est question d'amnésie antérograde, de mémoire sémantique, de mémoire des procédures, de processus de fabrication, des mots, de détails, de culture générale ou encore de fiction. « C'est comme un grand jeu au niveau de la dramaturgie. Plein de bouts de puzzle... », souligne Laure Fonvieille. Elle poursuit : « Ça permet de relier tout ce qui concerne la vulgarisation scientifique sous forme théâtrale. Quand j'ai commencé mes recherches, on m'a parlé de Serge Belliard, neurologue au CHU de Rennes. Quand j'ai parlé de lui à Ronan, il a chan-

gé de tête : c'est le neurologue qui a suivi son père, atteint de démence sémantique, c'est-à-dire de perte du sens des mots. On a également rencontré Pierre-Yves Jonin, spécialiste en neuropsychologie au CHU de Rennes aussi, qui est venu faire une résidence d'écriture avec nous. Evidemment, il y a de la fiction dans le spectacle mais comme nous réalisons un travail documentaire, c'était important qu'il y ait des neurologues avec nous. »

RACONTER DES HISTOIRES

Les histoires intimes tout comme le discours scientifique qui nous sont livré-e-s, on les accueille dans un tourbillon d'émotions. Parce que de ce sujet qui semble si ardu à appréhender, la compagnie en fait jaillir une proposition qui nous embarque sans même une once d'hésitation. Ce n'est pas simple, et oui on craint de ne pas saisir dans le détail les explications, et l'instant d'après, on rigole, on s'émeut, on se questionne. Rapidement, tout devient limpide. Il n'y a qu'à se laisser cueillir par cette enquête dont les tenants et les aboutissants nous sont offerts et décryptés dans des formes ludiques et accessibles, sensibles et philosophiques. Ce qui compte, c'est l'histoire.



Ou plutôt les histoires. Celles de chaque personne qui les raconte. Qui les partage. Qui les transmet. Celle qui les tisse autant que celle qui les détricote, et inversement. « Le théâtre c'est ma religion. C'est vital de se raconter des histoires ! On en a besoin, de se raconter nos liens d'amour, d'amitié, etc. On a voulu comprendre pourquoi on avait ce besoin-là. », explique la metteuse en scène. Les mémoires s'imbriquent, les souvenirs s'estompent, mais les histoires,

elles, traversent le temps et nous racontent nous. Et puis, elles nous lient aussi. « Qu'est-ce qui reste de ton identité quand tu perds la mémoire ? Des personnes atteintes d'Alzheimer inventent plein d'histoires mais il y a certainement du vrai là-dedans. C'est leur réalité. Est-ce que la notre est plus juste que la leur ? », interroge Laure Fonvieille. « Sophie, j'ai quelque chose à te... Mais qui es-tu ? (...) Tu es qui Sophie Renou ? Je crois qu'on ne se connaît pas

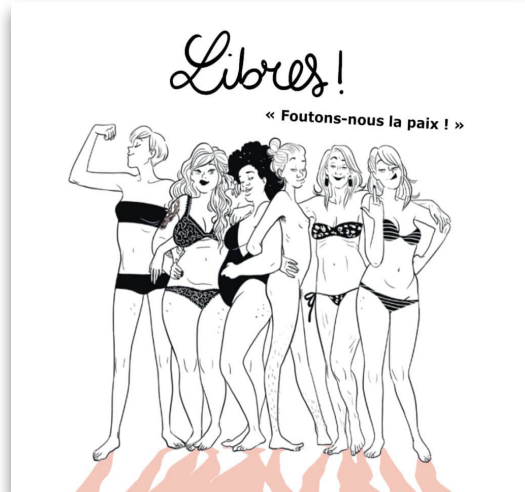
très bien... Raconte moi qui tu es... » La boucle est bouclée ? Jamais. Pas tant que l'on pourra plonger au cœur de nos hippocampes. Alors oui, on a attendu un an avant de pouvoir découvrir ce spectacle. On se réjouit d'en avoir eu l'opportunité. La compagnie La mort est dans la boîte l'a encore prouvé, si tant est qu'il fallait encore le faire : la culture est essentielle. Il ne faudrait pas l'oublier !

LIBRES !
OVIDIE & DIGLEE
 JANVIER 2021

verdict



Revenons avec grand plaisir cet été sur la très jolie adaptation en mini série de la bande-dessinée *Libres ! Manifeste pour s'affranchir des dictats sexuels* de Ovidie et Diglee. Après le succès en librairie, l'idée se développe en série animée depuis janvier dernier sur Arte. Toujours avec la même drôlerie et modernité, chaque épisode de 4mn déconstruit les stéréotypes en tout genre. Un vrai bonheur pour les yeux et les oreilles à travers ces courtes pastilles dont l'objectif est d'apprendre en se divertissant. Une mission largement réussie pour les autrices de ce bel objet graphique animé. Presque tout y passe, la sexualité (bien sûr), le poids, les règles, la pilosité, l'âge, le corps et son anatomie... et c'est avec une certaine délectation que les autrices s'amuse à faire tomber de leur piédestal les grands concepts couramment validés en remettant les choses dans le bon ordre, à savoir par ce qui est réellement vérifiable et vécu. Si certaines données scientifiques et sondages sont pourtant utilisés, on peut enfin découvrir des données jusqu'ici souvent bien cachées laissant trop la place aux très constants et tenaces préjugés cultivés par la société hétéropatriarcale. Le ton est opiniâtre et les mises en situation sont délicieuses de fraîcheurs et de vérocités. On savoure et on en redemande. S'émanciper et se délier des dictats de la société en matière de sexe est l'invitation lancée par l'œuvre. Introspections et sociologies, de beaux moteurs pour nous inviter à réfléchir sur nous-mêmes mais aussi sur notre entourage. Si on s'amuse à revoir nos concepts et notre discernement avec le sourire, la série féministe n'en reste pas moins très puissante et impactante. À recommander à TOU-TE-S !! | C. R.



On vient de découvrir Clairo, grâce à son nouvel album, *Sling*, fraîchement sorti et on se régale. À 23 ans, cette artiste américaine est chanteuse, autrice, compositrice et multi-instrumentiste. Elle appartient à la génération des touche-à-tout qui apprennent très tôt à bidouiller jusqu'à parfaitement maîtriser la technique. Sans oublier les réseaux sociaux, espaces de diffusion et de découvertes. Mais ce qui est le plus impressionnant avec Clairo, c'est la maturité de sa musique. En 2019, elle sortait son premier disque, *Immunity*. Un succès ! Cette année, elle transforme l'essai les doigts dans le nez. Très influencée par le rock alternatif des années 80 et 90 mais aussi par le blues, Clairo nous envoûte de par sa voix mélodieuse et enveloppante mais aussi par la douceur et la sérénité diffusées alors même qu'elle aborde des thèmes propices à l'angoisse et la déprime. Pourtant, elle en fait une oeuvre feel good qui nous apaise et nous apporte un souffle nouveau. Au fil des 12 chansons, on prend le temps, on profite, on se libère de nos quotidiens parfois trop routiniers ou pesants. On apprécie chaque sonorité et rythmique délivrée par cette jeune femme aux propositions pleines de grâce et de chaleur humaine. Elle vient nous reconforter, elle nous permet de recharger les batteries. On sourit. On vit. | MARINE COMBE



SLING
CLAIRO
 JUILLET 2021



verdict

MADE FOR LOVE
PATRICK SUMMERVILLE
 JUILLET 2021

Après 10 années de mariage sans vague ni oscillation liées à quelconque imprévu, Hazel décide de prendre subitement la fuite de son mari. Elle abandonne également un foyer qu'elle n'avait jamais quitté ne serait-ce qu'un seul jour, véritable temple numérique dédié au bonheur virtuel. La jeune femme se retrouve nez à nez avec le vrai monde. Précisément celui qu'elle a fui 10 ans auparavant. Une pauvreté et un futur sans perspective qu'elle avait souhaité laisser derrière en épousant l'un des hommes les plus riches et les plus puissants du monde. Si le paradis sur terre avait eu un nom pour Hazel, il se serait appelé le Hub. Son mari, éperdument amoureux, contrôle totalement sa vie. Jusqu'à lui dicter comment occuper ses journées, le tout mouchardé par des applications qui la guettent en permanence. Le jour où son inventeur fou et sans limite de mari lui intègre dans le crâne une puce inestimable destinée à provoquer un amour pur et synchronisé, celle-ci prend peur et plaque son monde. Fugitive et traquée, Hazel est désormais en quête d'un retour à la liberté. Un retour qui a un coût, celui de devoir affronter tout ce dont elle était protégée dans son bunker ultra-sécurisé. HBO Max lance cette série américaine signée Patrick Summerville avec la géniale Cristin Milioti comme héroïne principale. Un sujet futuriste aux airs de comédie noire débridée qui ne manque pas les situations et dialogues ubuesques. L'auteur propose à sa comédienne de prendre part à une reconstruction métaphysique et spirituelle, tout monde à dénouer et à comprendre. On notera la formidable interprétation de Cristin Milioti qui porte le programme et incarne à merveille la victime d'une relation toxique high-tech et désenchantée. Une vraie révélation, s'il en fallait, pour cette actrice qui porte haut le costume de femme rebelle.



| CÉLIAN RAMIS



PAS PRÊTES À SE TAIRE
ESTHER MEUNIER & LÉA CASTOR
 JUIN 2021



On aime beaucoup les bouquins de portraits. De portraits de personnes sexisées. Parce qu'ils viennent combler le vide de l'Histoire écrite par et pour les hommes, parce qu'ils viennent enrichir nos imaginaires et parce qu'ils sont inspirants. Le matrimoine, on en a grand besoin. Ce qui est génial avec *Pas prêtes à se taire*, c'est qu'Esther Meunier et Léa Castor nous emmènent à la découverte de militantes actuelles et contemporaines. On plonge dans les univers et les combats des unes et des autres et on se laisse happer par ce qui les anime et ce qui nourrissent leurs appétits d'égalité et de justice sociale. Et même si on les connaît pour la plupart, on se ravit de cette réunion de 35 féministes, en portraits courts, citations et illustrations. Il est joyeux, ce livre aux couleurs vives. Il est puissant. Amandine Gay, Grace Ly, Françoise Vergès, Benoïre Grout, Virginie Despentes, Adèle Haenel, Aïssa Maïga, Elisa Rojas, Ovidie, Hanane Karimi, Lucie Julia, Gerty Archimède, Mona Cholet, Sarah Zouak, Titiou Lecoq... Elles prennent la parole et se battent pour l'expression de toutes les femmes et plus largement de toutes les personnes sexisées, discriminées, violentées et marginalisées. Elles font avancer les mentalités et les droits et elles nous font du bien. La lecture de cet ouvrage est une ouverture sur le monde, une clé de compréhension de la société dans laquelle nous vivons et surtout, une bouffée d'air frais et un témoignage d'espoir ! | MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 74 : Quand je suis passée aux protections lavables

Je vous épargne le calcul du nombre hallucinant de tampons que j'ai eu à jeter, au cours de ma vie de personne réglée, dans la poubelle. Pire ! Car il faut bien l'avouer, en plus d'avoir pollué méchamment la planète, j'ai dû pas mal encombrer la tuyauterie des chiottes avec cette bombe blanche à l'aller, rouge au retour – et non pas bleu, c'est important de le rappeler – pleine de produits toxiques dont on ne connaît toujours pas bien la composition. Et puis l'an dernier, catastrophe, l'expérience stérilet s'est révélée pour moi un véritable enfer et depuis, c'est le blocage. Ou plutôt le dé clic devrais-je dire. Ça suffit de se tartiner l'intérieur avec des produits et des objets qui font des ravages, dans l'utérus ou le vagin. Stop les tampons, bonjour les serviettes ! J'ai bien essayé la coupe menstruelle il y a de ça plusieurs années, j'en étais plutôt satisfaite et puis non, en fait. L'avantage, c'est que ça m'a amenée à dédramatiser de la vue, du contact et de l'odeur du

sang menstruel. À entretenir un autre rapport avec celui-ci. Alors, j'ai opté pour des serviettes périodiques bios et lavables. Une fois par mois, ma vulve caresse la moumoute toute douce de la serviette et même si elle suffoque un peu tant il y fait chaud, bah elle s'y plait bien dans ce cocon qui absorbe un flux important sans jamais provoquer de fuite ni même d'amas de sang. À chaque fois que je les rince avant de les mettre en machine, je me surprends à trouver ce rituel agréable et apaisant (warning : je ne fais pas l'apologie de la lessive à la main...). Ça me libère de la pression des règles (celle de la société, pas celle du ventre gonflé en fin de cycle). Ça me détend face à ce tabou géant et hyper relou qui peu à peu finit par s'évacuer le long du siphon de ma salle de bain. Et ça fait du bien !!!

! MARINE COMBE

A LIRE SUR YEGGMAG.FR



#92



#91



#90



#89



#88



#87



#86



#85



#84



REVUE FÉMINISTE
EN RÉVOLUTION



YEGGMAG.FR